

# LES RACINES NEGRO-EGYPTIENNES DE LA PHILOSOPHIE OCCIDENTALE

Varus SOSOE

Mr Varus Sosoe, PhD Philosophie, Collaborateur scientifique – Université de Fribourg  
 Chercheur associé à l'Institut Interdisciplinaire d'Ethique  
 et des Droits de l'Homme – Université de Fribourg  
 Fribourg, août 1999

*<<En s'y prêtant, (à la philosophie égyptienne) l'intellectualisme issu de Socrate et d'Aristote, d'Euclide et d'Archimède, s'accommodait à la mentalité nègre, que l'égyptologue aperçoit comme toile de fond, derrière les raffinements de la civilisation dont il s'émerveille>>*

(Masson Ourcel)

## INTRODUCTION

Je prends la parole au nom de mes aînés africanistes pour vous raconter une histoire. Celle, culturelle, intellectuelle et spirituelle de nos ancêtres africains. L'histoire du peuple noir. Celle de l'Egypte antique, comme on peut facilement le deviner par le titre. Ce n'est pas une légende. Au contraire, c'est une histoire réelle. Celle de la longue marche d'un peuple noir, dans le concert des civilisations ou, pour mieux dire, depuis l'origine de l'humanité et avant l'aube des autres civilisations. C'est l'histoire de l'impulsion civilisatrice que l'Egypte noire donna à toutes les civilisations à commencer par la Grèce antique, elle-même mère de toute la culture occidentale.

Raconter une telle histoire dans le cadre d'un programme comme celui de la MCA (Maison de la Culture Africaine) me semble d'une importance capitale pour la culture africaine en général et les traditions particulières qui, ensemble, la véhiculent. Il est d'un intérêt sans précédent pour l'Afrique du XXI<sup>e</sup> siècle. Car, comme on le sait, la MCA a pour vocation de rétablir et raviver le contact entre, d'une part, les Anciens de l'Afrique, dépositaires des traditions et transmetteurs des connaissances, et, d'autre part, les Nouveaux (les Jeunes), formés à l'occidentale, souvent dépourvus de tout savoir traditionnel et de toute connaissance de leur passé ancestral.

S'il s'agit de l'histoire de l'Egypte antique, africaine et donc noire, comme nous le verrons, il est sans contredit qu'elle serve à redonner à la jeunesse surtout, mais même aussi aux Anciens qui ne la connaissent guère ou seulement de façon partielle et imparfaite, un souffle nouveau d'espoir dans leurs capacités créatrices artistiques, intellectuelles et spirituelles. Elle permettra à l'Afrique tout entière de reprendre les rênes de sa vraie destinée, en commençant par se rechercher davantage et par se replacer de façon plus méritoire dans le concert des peuples en cette veille du XXI<sup>e</sup> siècle.

Une telle histoire, si elle fait l'objet de réflexion permanente de tous les Africains, voire des lecteurs toutes races confondues, pourra servir à redresser la pente des rapports tant internes qu'externes. Sur le plan interne, il n'y a aucun doute que les informations recueillies ici éclairent les esprits indigènes sur le rôle de l'Africain noir dans l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nos parents, rien qu'à penser à eux, regagneront en fierté puisque le venin de la sous-estimation qui leur a été inoculé depuis les temps esclavagistes aura trouvé son antidote, son vaccin. Le mal sera éradiqué, donc tué à la racine.

Nos dirigeants, notamment les responsables de l'éducation pourront, s'ils sont conscients de leur rôle, faire le ménage dans les programmes scolaires, en enlevant les mauvaises herbes et en gardant les bonnes, qui plus est, en y introduisant l'histoire authentique de notre passé. Les yeux des générations futures s'ouvriront ainsi de plus en plus sur les rapports à entretenir avec nos maîtres de vérité intellectuelle et économique-économique occidentaux. Aucun doute donc que les rapports seront ceux d'égal à égal sur tous les plans.

N'est-il pas tout de même frappant que depuis les années cinquante où l'histoire de l'Afrique noire a, de par les travaux salutaires de Cheikh Anta Diop, bénéficié de plus de lumière dans les esprits tant

occidentaux qu’africains; que depuis les années quatre-vingt, plus précisément en 1974 au Caire où s’est tenu, sous l’égide de l’UNESCO et sous l’impulsion des travaux révolutionnaires de Cheikh Anta Diop, le plus grand colloque international africaniste, les dirigeants africains n’ont tiré aucune leçon importante en matière d’histoire africaine, pour daigner introduire l’étude des ouvrages de l’humaniste noir dans les programmes scolaires, académiques ou constituer sur sa base l’histoire réelle de l’Afrique ? Tout se passe comme si la tutelle intellectuelle sous laquelle se laissent couvrir les Africains par les maîtres occidentaux telles des oeufs ou des poussins par la mère-poule ne doit jamais avoir de fin. Si cette analogie peut être faite, elle révèle d’emblée l’état d’immaturité profonde dans lequel nous nous sommes maintenus et que nous continuons à entretenir par une sorte d’opposition forcenée à toute évolution. Car, depuis ces temps, les voies nous sont offertes pour un avenir d’indépendance, intellectuelle du moins, mais nous les avons, semble-t-il, refusées, obstruées.

Les sources de cette histoire africaine constituent des travaux scientifiques sans conteste. Cela signifie que leur résultante, cette histoire, n’est pas une suite d’événements forgés, mais une réalité avec des preuves scientifiques formellement reconnues depuis pratiquement un demi-siècle. Qui dit, “preuves scientifiques formellement reconnues depuis un demi-siècle”, dit “difficultés, pour les chercheurs-pionniers dans le domaine en question, à faire reconnaître ces preuves scientifiques formelles dès l’abord”. En effet, ils furent et sont nombreux, ceux, africains, nos aînés, qui se sont lancés dans cette investigation sur le passé africain. Et Dieu sait, leur tâche n’a pas été du tout facile. Faire reconnaître la pertinence des résultats de leurs recherches, de leurs preuves, leur a valu bien des déboires. Il est digne de faire une brève anamnèse de leur mésaventure. Il s’agit ici de présenter surtout l’initiateur principal, le Docteur Cheikh Anta Diop, le tout premier des Africains à tenter cette rude aventure de réhabilitation du passé et de l’image de l’Afrique auprès de nos “maîtres” académiques occidentaux.

### **CHEIKH ANTA DIOP**

Qui donc est Cheikh Anta Diop ? Cheikh Anta Diop, est un sénégalais né en 1923 dans le Cayor et mort en 1986 à Dakar. De par sa formation académique, il se réclame disciple d’hommes de sciences tels que Pierre Curie, Gaston Bachelard et Théodore Monod. Savant concepteur, Directeur du Laboratoire de Radiocarbone 14 de l’Université de Dakar et un des esprits encyclopédiques sans précédent en Afrique noire, il est l’auteur d’un ouvrage sur la Physique nucléaire. Mais ce n’est pas tout. Cheikh Anta Diop est aussi un passionné d’Archéologie et de Préhistoire, accordant une place importante aux études linguistiques. C’est dans cette perspective archéologique, préhistorique aussi bien que linguistique, qu’il paracheva, en anthropologue, historien et intellectuel humaniste, ses rigoureuses et pertinentes recherches sur l’Afrique noire, notamment sur l’Egypte antique. Notre homme est donc un Africaniste, et plus précisément l’Egyptologue africain de premier plan à poser et reposer toute sa vie l’idée de l’antériorité de l’Egypte dans la transmission des valeurs culturelles, des connaissances et de la plus vive des spiritualités à la Grèce et de la Grèce au monde entier.

En d’autres termes, la thèse fondamentale qui sous-tend toutes les recherches africaines du Dr Cheikh Anta Diop s’énonce :

*<<L’Afrique est le berceau de l’humanité et l’Egypte antique, négro-africaine, riche et prospère civilisation d’antan, surpassa le monde entier de toute sa grandeur culturelle, intellectuelle et spirituelle il y a de cela 4000 ans et plus (datation courte) et 8 000 ans et plus (datation longue). L’Egypte nègre est celle qui a inventé les sciences et les techniques, les mathématiques et la philosophie, l’écriture et la religion, le droit et la politique, etc.>>.*

Cette thèse, à elle seule, a fait l’objet du noble et inlassable combat en faveur de la réhabilitation de l’Afrique toute sa vie durant. Voici, à l’exception de la pléthore d’articles qu’il a produit, quelques ouvrages majeurs que l’on peut évoquer au compte de son intarissable productivité scientifique :

- 1) *Nations nègres et cultures, 1955.* Cet ouvrage, issue de ses recherches doctorales lui a valu bien des tourments puisqu’il s’est vu refuser cette thèse en France.
- 2) *L’unité culturelle de l’Afrique noire, 1960*
- 3) *L’Afrique noire pré-coloniale, 1960*
- 4) *Les fondements économiques et culturels d’un Etat fédéral d’Afrique noire, 1960*
- 5) *Antériorité des civilisations nègres : Mythe ou vérité historique ?, 1967*

6) *Civilisation ou Barbarie, 1981*

7) *Nouvelles recherches sur l'égyptien ancien et les langues négro-africaines modernes, 1988.*

Voici ce que l'on peut dire brièvement de la personnalité de notre héros africaniste. Il est à présent utile pour les lecteurs, je le crois, d'évoquer très succinctement les raisons de l'invention, par l'Occident, de ce que les africanistes qualifient de « mythe du Nègre » sans culture, sans valeurs morales, sans intelligence et sans raison, voire sans âme. Car il peut paraître surprenant, s'il est vrai que le peuple noir a, durant des millénaires, joué le rôle de lumière civilisatrice de tous les peuples, qu'il se retrouve, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, au plus bas niveau de l'humanité dans l'image -- précisons-le bien, dans l'image -- de l'Occident, et même de tous les autres peuples, pire encore des Africains eux-mêmes parfois!. Il s'agit ici de mettre le doigt sur les travestissements imprimés à l'histoire de ce peuple.

### L'AFRIQUE NOIRE EVACUEE DE L'HISTOIRE MONDIALE

De l'histoire telle qu'elle nous est parvenue de nos frères de race, les africanistes, Cheikh Anta Diop, Ibrahima Babakake, Joseph Ki Zerbo, Théophile Obenga, Mbargane Guissé, Jacob Carruthers, George G. M. James, l'auteur de *Stolen Legacy (Le legs ravi)* et bien d'autres encore, en passant par les anciens Grecs et certains auteurs occidentaux épris d'objectivité tels Champollion-le-Jeune, Volney et Amélineau, etc., l'Afrique a joué son rôle de foyer des grandes civilisations jusqu'au Moyen-âge, voire jusqu'à la Renaissance, à en croire Rabelais pour qui ce continent a apporté et « apporte toujours quelque chose de rare » -- ce n'est pas du tout péjoratif, croyez-nous. Tout a donc commencé avec l'invention de l'horrible machine esclavagiste et de la traite qui l'a supportée à l'aube des grandes « découvertes » modernes. Nous pensons surtout à ladite « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb. Nous pensons également à la conscience de vénalité viscérale des négriers européens, eu égard aux énormes possibilités d'enrichissement que recelaient les vastes terres incultes des Amériques à valoriser par une « main-d'oeuvre-corvée » et sans rétribution.

Il apparut indispensable aux Européens d'exploiter et de dominer ces terres sans coût exorbitant. Mais les Indiens, indigènes, habitants originaires des Amériques furent radicalement exterminés, procédé indispensable pour les Européens en vue de l'appropriation des terres du Nouveau-Monde. Et la chaleur torride de ces régions était insupportable pour les Européens. Il a fallu alors exporter, par la force, par des pratiques irascibles, barbares et inhumaines cette main-d'oeuvre du peuple noir considéré fort capable de supporter tant physiquement que mentalement les conditions pour le moins pénibles, horribles, qu'exigeait le dur labeur. Or, la grande machine de l'esclavage et de la traite négrière nécessitait une justification. D'où la substitution d'une histoire fallacieuse, faite de toutes pièces, en lieu et place de l'histoire réelle de nos ancêtres et de celle que les anciens Grecs notamment ont acquise de leurs propres observations et instructions.

Le travestissement de l'histoire du peuple noir – et donc aussi celle de l'Occident dans ses rapports avec l'Afrique – qui, à son origine, a nécessité le pillage et l'appropriation du patrimoine culturel et intellectuel du peuple réduit en esclavage --l'esprit seul y a survécu-- ne peut être le terme de l'entreprise. Car, il fallait aussi, par tous les moyens, empêcher le peuple noir d'ouvrir ses yeux et de contempler la lumière libératrice. Nous le tenons du Dr Mensa Otabil, Pasteur ghanéen, Directeur du Centre International de l'Eglise Evangélique aux 6000 membres et plus. Il rapporte, dans son ouvrage intitulé *Beyond the Rivers of Ethiopia, A Biblical Revelation on God's Purpose for the Black Race* (p. 3), ces constantes exhortations du sénateur américain Henry Berry : « Aussi loin que nous l'avions pu, nous avons obstrué toutes les avenues par où se peut infiltrer la lumière dans l'esprit de l'esclave. Si seulement nous pouvons éteindre en lui la capacité de percevoir la lumière, notre travail serait achevé. Il serait ravalé au niveau d'une bête de somme et nous serions sains et saufs ». Stratégiquement, ce travestissement a aussi requis toute une industrie de propagandes abâtardissantes, de campagnes avilissantes, de la part des esprits les plus inventifs, les plus imaginatifs et les plus prolifiques de l'Europe. Cela s'est surtout manifesté sur le plan scientifique de l'anthropologie et de l'ethnologie.

Pourquoi cette industrie abêtissante ? La raison est très simple. A l'aube de l'esclavage et de la colonisation, il fallait coûte que coûte montrer que le Blanc est supérieur à son frère Noir sur tous les plans, afin de se donner conscience angélique, bonne conscience. Afin de se donner voies et mains libres pour l'entreprise esclavagiste, impérialiste et de domination culturelle, une entreprise ingénieusement transformée en mission civilisatrice et, des fois, sous couvert d'un inéluctable et impérieux devoir d'évangélisation, donc même au nom de la Religion. Afin d'utiliser le Noir comme moyen d'enrichissement, il a fallu montrer qu'il est moins que l'égal d'une bête de somme, sans âme et donc pas un humain, un « bien-meuble » disait le

« Code Noir » qui réglementait la vie des esclaves et leurs relations à tous les niveaux de leur existence. Comme le disait Cheikh Anta Diop expliquant le mécanisme de la stratégie aliénatrice de l'homme noir par les esprits créateurs de l'Occident européen (*Nations Nègres et Cultures*, p. 53-54) :

*<<[L'esprit de l'Européen faussa ainsi] complètement la personnalité morale du Nègre et ses aptitudes intellectuelles.*

*« Nègre » devient désormais synonyme d'être primitif, « inférieur, doué d'une mentalité pré-logique ». Et comme l'être humain est toujours soucieux de justifier sa conduite, on ira même plus loin; le souci de légitimer la colonisation et la traite des esclaves – autrement dit, la condition sociale du Nègre dans le monde moderne – engendrera toute une littérature descriptive des prétendus caractères inférieurs du Nègre. L'esprit de plusieurs générations européennes sera ainsi progressivement faussé. L'opinion occidentale se cristallisera et admettra instinctivement comme une vérité révélée que Nègre = Humanité inférieure>>.*

On lira ainsi dans le *Nouveau Dictionnaire Illustré* (Larousse, 1905, p. 516), ce qui suit: "Nègre, négresse (latin niger: noir), homme, femme à peau noire. <<C'est le nom donné spécialement aux habitants de certaines contrées... qui forment une race d'hommes noirs inférieure en intelligence à la race blanche dite race caucasienne.>>. Ajoutons que cette stratégie aliénatrice a eu un impact assez important sur la psychologie de l'homme noir lui-même, quel que soit son niveau de culture ou d'éducation, à telle enseigne que même ceux qui ont gravi les échelons les plus élevés de l'intellectualité en portent encore les stigmates. Ce phénomène se manifeste surtout par la perte de confiance en ses propres possibilités et en celles de sa race. D'où, par conséquent, l'utilité sans précédent de la présente histoire dans le cadre des activités de la MCA. C'est une utilité non seulement pour les enfants (tous âges confondus) du peuple noir mais aussi pour ceux de l'Occident, afin que les premiers se réveillent de leur léthargie culturelle, intellectuelle et spirituelle, et que les seconds prennent conscience du rôle civilisateur qu'a joué l'Afrique noire, durant des millénaires, vis-à-vis des autres races et cultures.

## **DE LA PHILOSOPHIE EGYPTIENNE**

La pensée égyptienne est-elle philosophique ? Si non, pourquoi ?

Des plus érudits de l'histoire de la pensée émise à travers les siècles par les plus grands foyers de la civilisation humaine, deux données nous sont parvenues : premièrement, l'Afrique est le berceau de la civilisation humaine et l'Egypte havre des plus grandes écoles de mystères et de sagesse de l'Antiquité; deuxièmement, le continent africain est originairement peuplé de Noirs.

De ces deux données historiques importantes, on peut tirer, avant toute élucubration, au moins deux conséquences immédiates. *Primo*, il est fondé de penser que toutes les autres civilisations de l'humanité qui se sont édifiées sur la base de l'original, ont (énormément) emprunté leurs systèmes de pensée, leurs sciences spéculatives et pratiques et leurs techniques à la source du berceau. La Philosophie, en tant que mère des sciences, fait partie, elle aussi, du cortège des sciences créées par l'esprit égyptien. *Secundo*, on admettra logiquement, sans hésitation aucune, qu'originairement, elle ne peut qu'être peuplée de Noirs, l'Egypte, tout comme ses pays avoisinants de l'Afrique. De ces deux réalités historiques, les anciens Grecs et les Romains eux-mêmes ont livré maints témoignages poignants.

En effet, des pré-socratiques Thalès, Pythagore, etc., en passant par Platon jusqu'aux Néoplatoniciens tels Plutarque, Porphyre, Jamblique, Plotin, le legs de la richesse spirituelle, philosophique et scientifique de l'Egypte (y compris des apports de l'Ethiopie, du Soudan nilotique, bref de la Nubie dans son ensemble) est, sans conteste, reconnue. D'aucuns sont même allés puiser directement, dans les écoles de mystères, les principes fondamentaux de leur doctrine philosophique, scientifique, religieuse et mystique à la source antique de la Mère des Sciences de l'Egypte antique : le Mysticisme. Tel est, précisément, le cas de Thalès, de Pythagore, de Démocrite, d'Eudoxe et même de Platon, aussi bien que de certains Philosophes de l'Antiquité tardive, tels Proclus, Porphyre, Jamblique et Plotin.

Les plus grands historiens classiques, tels Hérodote, Diodore de Sicile, l'historien de base de la Philosophie académique, Diogène Laërce, les grands mystiques et penseurs tels Plutarque et Jamblique, et les simples voyageurs, qui n'ont pour tout instrument d'investigation scientifique sur l'identité raciale des peuples

que leurs yeux, ont laissé à l'humanité leurs dépositions sur la «négrité» du peuplement originaire de l'Égypte antique et de celle de toute la Nubie. Ce n'est qu'avec les temps modernes, à partir du XVI<sup>e</sup> jusqu'au XIX<sup>e</sup>, en passant par les périodes charnières de la floraison et de l'expansion de la civilisation occidentale que les doutes ont commencé à planer sur l'identité noire des Égyptiens ou Kemet. Ce moment correspond au temps où les grandes découvertes et la vague infernale de l'esclavage et de la colonisation des autres civilisations étaient devenues monnaie courante et apanage des explorateurs et scientifiques européens et négriers, au temps où les tout premiers instruments sophistiqués de l'objectivité scientifique ont commencé à « parfaire » les recherches scientifiques.

Remarquons brièvement ici que l'évocation de la traite et de l'esclavage des Nègres en rapport avec les grands progrès de l'Occident européen ne doit en aucun cas être perçue comme une expression de frustration, de mépris vis-à-vis des pionniers de la civilisation européenne ou une manifestation consciente ou inconsciente de racisme. Sur ce point, nous partageons, avec enthousiasme et universel humanisme, la pensée suivante émise par le Docteur Cheikh Anta Diop dans *Antériorité des civilisations nègres: mythe ou vérité historique ?* (p. 280): «<<Nous aspirons tous, dit-il, au triomphe de la notion d'espèce humaine dans les esprits et dans les consciences, de sorte que l'histoire particulière de telle ou telle race s'efface devant celle de l'homme tout court.>>. Nous tenons toutefois à cultiver constamment le sens de l'objectivité et de la rigueur scientifique et, en conséquence, sommes de l'avis que mieux oeuvrer à cette victoire, exige, comme condition primordiale, la responsabilité scientifique et l'impératif moral de connaître et d'éclaircir, au mieux et sans complaisance ni improbité intellectuelle, l'histoire des races. Cette réflexion du Docteur exprime bien notre profonde motivation pour cette recherche de l'identité raciale des anciens Égyptiens, et épistémologiquement, avec elle, la condition primordiale que nous venons d'énoncer reflète la structure fondamentale de toute méthode phénoménologique de réflexion universalisante basée sur l'abstraction: "Toute abstraction est toujours abstraction de quelque chose, comme toute universalisation s'opère sur la base de quelque chose".

La mise en doute de la réalité historique de l'origine égyptienne de la Philosophie occidentale, grecque, s'opère sur la base d'une conception erronée de la Philosophie, tant de la forme particulière du discours philosophique que de son contenu. La conception en question veut que la Philosophie soit 1) un discours rationnel, a-mythique et a-religieux, et 2) qu'en tant que tel, surtout à l'époque contemporaine, il ne porte sur rien de religieux, de spirituel, de mystique. Bref, pour acquérir statut de discours rationnel ou scientifique rigoureux, la Philosophie doit radicalement s'opposer à tout ce qui peut l'apparenter, tant sur le plan de la forme que du fond, à une pensée mytho-poétique et religieuse et, de nos jours, à toute pensée métaphysique. D'un simple regard sur les textes majeurs de Platon et d'Aristote, aussi bien que sur les discours socratiques, fallacieux se révèlent cependant ces critères et à grands traits se lit la perdurance du mytho-poétique et du religieux.

Il convient par exemple de lire, pour s'en convaincre, les ouvrages d'Erik Hornung, notamment 1) *L'Égypte, la philosophie avant les Grecs*, dans *Les études philosophiques* (avril-sept., 1987, Paris, Puf, 1987, pp. 113-126) et 2) *La grande histoire de l'égyptologie* (Editions du Rocher, 1998, p. 161 et ss), section intitulée "Le monde de la pensée, § 60 Fondements de la pensée, de la philosophie et de la science". En parcourant le second, deux passages assez représentatifs s'en dégagent, le premier étant une critique de l'égyptologue Henry Frankfort et le second spécifiant les domaines de la pensée égyptienne non entâchés de l'influence des croyances religieuses.

«<<C'était masquer quelque peu la réalité, dit Hornung dans le premier passage, car la pensée égyptienne n'a jamais été exclusivement définie par le mythe et ses limites particulières, et pouvait au contraire s'en détacher et se retourner vers des considérations plus rationnelles. Elle intègre le mythe, mais ne s'en remet pas totalement à lui. Une des caractéristiques de l'Égypte est qu'elle assimile tous les concepts; son écriture englobe image et alphabet, son panthéon plusieurs dieux et un seul dieu, sa médecine magie et science, sa pensée mythe et raison, sans que l'un exclue l'autre conformément à sa loi de la dualité>>. Dans le second passage, Hornung nous informe que dans les domaines de l'ontologie et de l'éthique, la pensée égyptienne a au moins émis des idées philosophiques indépendantes du monde des croyances religieuses. Sur l'extrême richesse de la langue égyptienne, avec l'intégration et le cumul, en son sein, des conceptions abstraites, philosophiques, mystiques, et celles, matérialistes et panthéistes – non moins abstraites – de Dieu, on peut aussi se référer à *L'héritage spirituel de l'ancienne Égypte* de Christian Larré, publié aux Editions rosicruciennes (1998, respectivement, p. 113 ss et p. 238, surtout, pp. 189-209).

On voit bien que le mérite de la pensée de Hornung, c'est de faire comprendre que quelles que soient les conceptions que l'on se fait de la Philosophie, la pensée égyptienne échappe au déni de caractère proprement philosophique. Et nous allons nous employer à démontrer le bien-fondé de cette pensée en nous référant aux grands monuments de la littérature philosophique occidentale qui nous proviennent des grands philosophes grecs, Socrate, Platon et Aristote.

## LA PERDURANCE DU RELIGIEUX ET DU MYTHO-POÉTIQUE

Montrer l'absurdité et l'archi-fausseté de la conception de la Philosophie que l'on veut nous inculquer n'est pas une entreprise gargantuesque. Au contraire, c'est un exercice assez passionnant qui nous familiarise d'ailleurs avec les textes des plus grands philosophes, notamment ceux que l'on prétend être à l'origine du "miracle grec". Ainsi, de *L'Apologie de Socrate* et même des dialogues scientifiques tels le *Protagoras* et le *Théétète*, jusqu'à la *Physique* et la *Métaphysique* d'Aristote, nous trouvons, d'un côté, à part le foisonnement des mythes -- *Timée*, *Phédon*, *Phèdre*, *Gorgias*, *Ménon*, la *République*, *Critias et Politique* -- l'obéissance inconditionnelle et constante de Socrate à son "démon" ou dieu, un dieu à la fois source et fondement de toute *praxis* et de toute *theoria* conséquentes, selon lui, un dieu d'espérance et de rétribution, auquel il se soumet plutôt que d'obéir aux Athéniens; de l'autre, nous retrouvons l'unité architectonique de la doctrine aristotélicienne, depuis la *Physique* jusqu'à la *Métaphysique*, unité réalisée par le dynamisme des concepts opérateurs tels "matière", "nature" (essence ou/et substance), "mouvement" et "Premier Moteur non Mû" (Dieu).

### SOCRATE

A propos de Socrate, comme au XIX<sup>e</sup> siècle à propos de Nietzsche, à suivre la fausse conception de la Philosophie, tout se passerait comme si les dieux, Dieu, seraient morts. Or, la vocation et la mission de Socrate furent placées sous le signe d'un oracle, celui de Delphes, qui lui apprit qu'il était le meilleur de tous les hommes. Et le <<Connais-toi toi-même>>, écrit sur le fronton du temple lui fut <<à la fois une arme de combat contre les Sophistes, et un message à l'approfondissement duquel il invita ses disciples à se consacrer>>. Jean Brun, dans son ouvrage intitulé *Socrate* (p. 63), a su relever tout ce qui constitue la dimension religieuse et, dirions-nous aussi mystique, de la vocation et de la mission socratique, probablement sans en entrevoir toute la portée critique qui en ressort quant à la tâche de critique démasquante des fausses histoires de la philosophie grecque.

Tous les dialogues socratiques fourmillent d'idées concernant le divin, tout uniment tremplin et horizon ultime de son rationalisme, tant il aurait deviné, saisi comme par une intuition divine, les limites infranchissables de la raison. Il convient ici de mettre au grand jour ces passages occultés par les plus grands experts de la philosophie occidentale, auteurs de la fausse philosophie, afin de montrer que le simple rêve ou souhait de voir la philosophie déracinée de son sol ancestral religieux et mystique, condition de son hellénisation, ne saurait se faire réalité sans au préalable payer un lourd tribut à ses profondes racines qui s'avèrent aussi son ultime destination. Une tentative de rendre orpheline la philosophie au point de stériliser la fertile pensée de ses premiers édificateurs grecs, les présocratiques -- pour ne plus parler de leurs prédécesseurs Egyptiens --, voire de priver le miraculeux Socrate de l'identité de philosophe révolutionnaire que l'on veut à tout prix lui attribuer, tel est notre diagnostic. Entreprise dangereuse pour le destin même de la philosophie! Telle en sera la conséquence.

La sagesse socratique est véritablement divine, comme nous pouvons le lire à grands traits dans *L'Apologie* où Socrate fait face à ses juges et bourreaux en leur intimant la permanence, en lui depuis son enfance, d'<<un signe divin et démoniaque>>, <<une voix>> qui, constamment le détourne du mal et qui <<s'oppose>> à ce qu'il s'<<occupe de politique>>, ce qui est, pour lui, <<fort heureux>> (*Platon*, 29 e, 30 a, 31 d, 42 a par exemple). Un témoignage du même genre se trouve dans le *Phèdre* (242 b traduction L. Robin) où Socrate parle de <<signal divin>>, <<une voix>>, permanent en lui et qui, il n'en démord pas, l'enjoint de s'acquitter d'une <<pénitence, en raison de quelque péché>> de sa part <<envers la divinité: preuve certaine qu'il est <<un devin>>

Rien de métaphorique dans ces témoignages sur l'intuition divinatrice, le plus sublime des dons de Socrate, fondement dernier, pourrait-on dire, de sa doctrine et de sa pratique même. Les prendre pour une simple métaphore, c'est pactiser avec les accusateurs du champion de la morale grecque, c'est se faire partisan

de Méléto en accusant Socrate d'impiété. Toujours dans le même dialogue (*Phèdre*, 29 e, 30 a), allant vers la mort, notre Socrate n'a pas hésité à réitérer ses vœux de désobéissance civile : << j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous >>, << car c'est là ce qu'ordonne le dieu >>; Socrate constamment exécute << l'ordre du dieu >>.

Importe donc peu pour Socrate le rationalisme moral et la dialectique a-sophistique, s'il ne se fonde sur l'ordre divin d'en haut et l'intuition divine au fond de son âme, est-on en droit d'affirmer. L'autonomie de la morale tant criée de Socrate par les professeurs de philosophie semble ici disparaître ou s'enrober de la toile à la fois opaque et transparente de la transcendance divine. D'ailleurs, la vocation de Socrate dans le *Phèdre* (42 a) s'ouvre par un décret divin et se referme sur un ton certain d'espérance: << Mais voici l'heure de nous aller, intima Socrate affectueusement à ses juges et bourreaux avant de rendre son souffle divin, moi pour mourir, vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage, nul ne le sait, excepté le dieu. >>

Espérance ! une dimension incontournable de la morale, faisant corps avec le postulat -- sinon un principe démontrable et démontré chez notre ami des dieux, Socrate – ou le principe de l'immortalité de l'âme et de la réincarnation, un des piliers principaux même de la théorie socratique et platonicienne de la cognition. Espérance qui ne va pas sans acte de foi dans la Providence divine, ce que, par exemple, Kant reprendra plus tard. Signe que la morale philosophique du moins, sinon la philosophie en elle-même, ne saurait jamais réaliser l'affranchissement, tant désiré de nos jours, du joug bienfaisant et rédempteur des dieux, de Dieu.

## ARISTOTE

Aristote, le premier à être considéré vrai philosophe, car d'esprit résolument scientifique, Aristote nous élabore, à part sa Logique, toute sa doctrine, comme par gradation, de l'univers matériel, physique, en passant par les créatures organisées, étudiant, après les créatures inférieures, la psychologie humaine, (l'éthique et la politique s'y rattachent), profilant celle-ci par la Métaphysique, *Prima philosophia*, science de l'être des Êtres, y compris les luminaires, corps animés, purs, éthériques, à mouvement circulaire, dit-il, et science de l'Être des Êtres, l'Être en tant qu'Être, Dieu ou Premier moteur. Pour ne pas laisser ces remarques sans références textuelles, voici certaines des précisions que l'on pourrait y apporter. De l'ouvrage de Jean Brun, intitulé *Aristote et le Lycée* (p. 52.), il nous vient que << sa conception [la conception d'Aristote] de la nature touche à la fois à la physique, à la psychologie et à la métaphysique >>, << Le changement des êtres, le devenir des êtres se rattachent à l'acte de l'Être en tant qu'Être qui est Dieu. De la physique à la théologie il y a filiation >>, << l'explication du mouvement >> conduisant nécessairement << à un Premier moteur >>, et il y a << rupture >>, << ce Moteur >> étant << non mû et séparé. >>

Selon O. Hamelin (*Le système d'Aristote*, p. 316-317) se référant à la *Physique* d'Aristote (II, 1 192 b 20), Hamelin dont les commentaires sur la doctrine aristotélicienne du Premier moteur confirment nos vues, << le problème du premier moteur >> opère << le passage >> de << la physique à la métaphysique. >> (Cité d'après Jean Brun, *Aristote et le Lycée*, p. 68). Le concept de mouvement lui-même est d'une lourdeur métaphysique. L'indique le passage de la Physique à la Métaphysique et donc aussi à la Théologie : << tout change, tout est en mouvement, donc tout est mû, et tout ce qui est mû est mû par mouvement premier d'un moteur qui est lui-même immobile >>. Le premier moteur est Dieu, nous enseigne Aristote dans (*Physique* VIII 1 242 a 16; VIII 5 256 a 13; 7 1073 a 4; *Métaphysique* Λ 1 1069 b 1; Θ 8). Ainsi, dans l'un des passages les plus révélateurs de la justesse de notre point de vue dans la *Métaphysique* (7 1072 b 14-30), << le finalisme et l'ontologie aristotéliciens débouchent dans la théologie >>, selon les termes de Jean Brun reprenant Hamelin (*Le système d'Aristote*, Paris: L. Robin, 1931, p. 94) : << A un tel principe >>, Dieu, << sont suspendus le Ciel et la nature. Et ce principe est une vie >>, << la vie appartient à Dieu, car l'acte de l'intelligence est vie, et Dieu est cet acte même >> A ce passage s'ajoute cet autre (*Métaphysique*, p. 10 1075 a 17) parmi tant d'autres, du genre où nous voyons tous les êtres former la chaîne harmonieuse des êtres de l'Univers. Une position ou conception cosmologique : << Toutes choses sont ordonnées ensemble >>, << à une seule fin >>, et elles << ne sont pas arrangées de façon telle que l'une n'ait aucun rapport avec l'autre, mais elles sont en relations mutuelles >>. L'écologie avant la lettre !

## DELIT DE << SOPHICIDE >>

Que conclure finalement après cet *incursus* dans les méandres des doctrines des plus illustres philosophes grecs dont il est dit qu'ils ont été à la pointe du progrès de la pensée véritablement philosophique? Le moins que l'on puisse affirmer, c'est qu'il faudra peut-être le réinventer, le soi-disant "miracle grec", l'affranchissement de la Philosophie du joug oppressant (?) du Divin, du joug asphyxiant de l'irrationnelle

nébuleuse mythique et poétique, ces sortes d'*idola* pour des experts tels Vernant et Burnet. Bien qu'elle soit très longue, il serait intéressant de rappeler leur glose de la rationalité, la seule rationalité que l'histoire a connue jusqu'ici et la seule qu'il puisse y avoir, la grecque: (*Mythe et pensée chez les Grecs*, II, p. 100 et ss, notamment <<Du mythe à la raison>>, le chapitre 7).

<<La pensée rationnelle a un état civil; on connaît sa date et son lieu de naissance. C'est au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dans les cités grecques d'Asie Mineure, que surgit une forme de réflexion nouvelle, toute positive, sur la nature. Burnet exprime l'opinion courante quand il remarque à ce sujet: <<Les philosophes ioniens ont ouvert la voie que la science, depuis, n'a eue qu'à suivre>>. La naissance de la philosophie, en Grèce, marquerait ainsi le début de la pensée scientifique, -- on pourrait dire: de la pensée tout court. Dans l'Ecole de Milet, pour la première fois, le *logos* se serait libéré du mythe comme les écailles tombent des yeux de l'aveugle. Plus que d'un changement d'attitude intellectuelle, d'une mutation mentale, il s'agirait d'une révélation décisive et définitive: la découverte de l'esprit. Aussi serait-il vain de rechercher dans le passé les origines de la pensée rationnelle. La pensée vraie ne saurait avoir d'autre origine qu'elle-même. Elle est extérieure à l'histoire, qui ne peut rendre raison, dans le développement de l'esprit, que des obstacles, des erreurs et des illusions successives. Tel est le sens du <<miracle>> grec: à travers la philosophie des Ioniens, on reconnaît s'incarnant dans le temps, la Raison intemporelle. L'avènement du *logos* introduirait donc dans l'histoire une discontinuité radicale. Voyageur sans bagages, la philosophie viendrait au monde sans passé, sans parents, sans famille; elle serait un commencement absolu.

Du même coup, l'homme grec se trouve, dans cette perspective, élevé au-dessus de tous les autres peuples, prédestiné; en lui le *logos* s'est fait chair. <<S'il a inventé la philosophie, dit encore Burnet, c'est par ses qualités d'intelligence exceptionnelles: l'esprit d'observation joint à la puissance du raisonnement>>. Et, par-delà la philosophie grecque, cette supériorité quasi providentielle se transmet à toute la pensée occidentale, issue de l'hellénisme.>>.

Yoyotte et Brice Parain (*Histoire de la philosophie. Orient-Antiquité-Moyen-Age*) et d'autres penseurs ont supporté de leur ingénieuse imagination l'ignorance ou le refus d'écouter les sons de cloche de la haute culture de l'Égypte antique, d'autres penseurs tels des Académiciens, la plupart Occidentaux, et d'autres Philosophes professionnels, chantres de l'Olympisme intellectuel et spirituel grecque. Nous n'allons pas les passer en revue dans cet article. Il nous suffit de conclure partiellement en leur rétorquant que nous présenter ainsi la philosophie grecque, pour marquer le clivage entre elle et les Philosophies précédentes, afin de mieux célébrer la prétendue supériorité intellectuelle et spirituelle grecque, c'est la rendre absolument inexistante, c'est tyranniquement signer l'acte de son deuil, ce que nous qualifions par le terme inédit de «sophicide», littéralement, “meurtre de la sagesse”, c'est, dira l'haïtien Weber Tiecoura d'Orléans Jean-Baptiste, l'“éliminrgeyo” (totale destruction ou élimination) de la sagesse. Demeurons donc dans les simples limites de la raison scientifique, de la probité intellectuelle et servons ainsi la conscience intellectuelle, morale et spirituelle de la postérité !

Loin d'être mesurée à l'aune de son affranchissement du divin, du religieux, du mystique, ledit «miracle grec», comme toute vraie Philosophie, devrait plutôt se lire dans l'esprit soucieux d'appréhender tout le réel, et, sans prouver insuffisance de questionnement, d'élaborer une science faite tout uniment de la physique à la métaphysique qui est aussi le creuset, par excellence, du théologique, empruntant çà et là -- Socrate et Platon nous en sont témoins -- aux divers mythes des écoles de mystères. Du reste, il appartient au philosophe de décider du *medium* à utiliser pour se prononcer sur la nature des choses, de l'Univers et de Dieu.

C'est par cette exhortation que nous vous introduirons maintenant au thème de la transmission proprement dite du corps de savoirs et de sagesse de l'Égypte à l'antiquité grecque et au monde entier depuis les temps les plus reculés de l'histoire.

## L'IMPULSION INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE DE L'EGYPTE

La découverte de l'universalité, de la loi, expression de la généralité mais aussi de la particularité ou de l'individualité, consécration première de l'idée de miracle intellectuelle et spirituelle de l'humanité bien avant l'avènement de la Philosophie et de la science grecques, cette découverte est à dater des années 3000 avant notre ère, selon Gusdorf, auteur de *Mythe et Métaphysique*, qui se réfère à la toute première révolution tant intellectuelle que spirituelle inaugurée par Akhénaon, le Pharaon mystique. Nous remarquons, en passant, que nous avons élaboré une critique de cette découverte de la personnalité que Gusdorf attribue à Socrate, en partant du concept même de l'universalité, et surtout de l'idée des lois sociales et politiques des Empires. Le fil conducteur de notre critique demeure l'idée de responsabilité morale et juridique, base de tout système de



justice sociale. Cette acquisition intellectuelle, Gusdorf le met en rapport avec les lois architecturales – et astronomiques, pouvons-nous ajouter – qui régissent la construction des grandes pyramides égyptiennes, notamment celles de Gizeh édifiées <<entre 2700 et 2600>> avant J.-C., selon les estimations de Gusdorf.

L'auteur rejette, dans la même veine, ledit <<miracle grec>> qu'il prend pour une <<simple convention pédagogique>>, académique, et <<une vue simpliste de l'histoire>>, <<une stylisation consacrée par l'usage>>. Ainsi, Socrate demeure résolument <<l'héritier de la tradition d'une sagesse millénaire>>. Conséquence de cette position de Gusdorf en ses propres termes: ce serait falsifier l'histoire que de parler d'un <<commencement absolu>> à propos de la mission socratique (*Mythe et Métaphysique*, p. 183-184)

Par souci d'objectivité, il faudrait émettre ici une remarque épistémologique très importante. Les Grecs ont adopté des notions et des principes philosophiques kemetiques, il est vrai, mais de là, à réduire tous leurs efforts philosophiques à un pur plagiat de la pensée égyptienne et de celle des autres peuples, il y a un très grand fossé. L'erreur la plus commune et la plus fréquente que l'on commet lorsqu'on aborde cette thématique, est de chercher à établir, coûte que coûte, afin de convaincre de la constitution de la philosophie grecque à partir d'éléments de pensée empruntés à l'Égypte antique, des identités de conceptions et d'articulations principielles et idéelles sans écart, en dépit des différences fondamentales qui façonnent les deux visions, telles « pensée holiste ou holistique (égyptienne) -- pensée fragmentaire » (grecque), telles « universalisme communisant (égyptien) – individualisme universalisant (grecque) ».

S'il est certes vrai qu'une entreprise telle la nôtre ici exige que soient répertoriés les principes, notions, concepts et idées communes développées par les penseurs et philosophes des deux civilisations, il sied de remarquer qu'il s'agit moins souvent, à mon avis, d'une *identité de conceptions et d'articulations principielles, conceptuelles, notionnelles et idéelles* que de *communauté de principe, de concepts, de notions*, et, très rarement seulement, *d'idées ou de conceptions*.

En d'autres termes, la manière dont tel ou tel philosophe conçoit tel ou tel principe, telle ou telle notion, tel ou tel concept, telle ou telle idée, c'est-à-dire, plus précisément, la façon dont s'articule son discours et s'explique ces données dans le fil de son discours, n'est jamais exactement la même chez un autre, même si, aidée par une analyse des plus minutieuses, l'on peut arriver à trouver, dans les grandes lignes, des points d'arrimage. Autrement, il n'y aura pas, même dans les grandes lignes du discours des philosophes, autant de différences constitutives d'autant de théories, ici, cosmogoniques ou cosmogénétiques.

#### LA <<THEOLOGIE MEMPHITE>> DE SHABAKA

En tout cas, un fait incontestable et incontesté est qu'il y a autant de théories cosmogénétiques ou cosmogoniques dans l'antiquité Kemet que dans celle de la Grèce. Comme nous le montrerons ci-après, une cosmogonie ou cosmologie telle celle de la "Théologie Memphite" articulée au travers du texte de Shabaka n'est en aucune manière identique, à tous les points de vue, à celle d'Akhénaton. Et une cosmogonie ou cosmologie telle celle d'un présocratique Thalès, d'un présocratique Pythagore, d'un présocratique Anaximandre, d'un présocratique Anaximène, finalement, une cosmogonie ou cosmologie telle celle de Platon, n'est en aucune manière identique, à tout point de vue, à celle d'un Aristote. Ceci dit, il convient de se permettre ici quelques brèves *in-cursus* dans les textes, ne serait-ce que dans leurs lignes d'amorce.

Nous commencerons par mentionner le texte philosophique négro-africain, le tout premier de l'histoire intellectuelle de l'humanité: l'inscription du texte de la "Théologie Memphite", texte de Shabaka, Pharaon Nubien, c'est-à-dire homme de l'ancien Soudan. Shabaka est successeur de Piânkhi (716-701 avant J.-C.). Il a vécu donc au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est contemporain d'Isaïe le prophète, mais le texte qu'il fit recopier sur la pierre pour l'éternité remonte aux périodes de l'Ancien Empire, entre 2780-2260 av. notre ère. D'après l'une des remarques infrapaginales de Théophile Obenga concernant la datation de l'ouvrage, <<Le texte de l'inscription de Shabaka daterait de la V<sup>e</sup> dynastie (2563-2423). Il se rapporte, pour cette datation, aux estimations de Serge Sauneron et Jean Yoyotte, *La naissance du monde selon l'Égypte ancienne* (p. 19-91) dans l'ouvrage collectif intitulé *La naissance du monde*. Nous retenons tout simplement la date de publication du texte de la théologie memphite sous Shabaka. Selon les données établis par Théophile Obenga dans *L'Afrique dans l'antiquité. Afrique pharaonique – Afrique noire* (p. 130) et dans *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère* (p. 73), le texte fut publié sous l'ordre de Shabaka vers 720 av. notre ère.

Le texte de Shabaka a également ému la sympathie de l'africaniste afro-américain George G. M. James, l'auteur de la *Stolen Legacy* (que nous traduisons par *Le Legs Ravi*). Il constitue pour celui-ci une référence de prédilection. Parlant de l'influence qu'a exercé le texte de Shabaka sur la pensée occidentale, cet auteur a indexé la pensée hermétique des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, pensée qui a su insuffler au christianisme naissant toute son inspiration, en remarquant que la « Théologie Memphite », sans conteste, a énormément inspiré la pensée et les mystères égyptiens à la pensée hermétique. Selon lui, les idées philosophiques de base concernant la métaphysique, l'ontologie et l'axiologie (la théorie des valeurs et des normes) furent ravies à la théologie Kemetique; elles incluent les notions présocratiques ramenant les principes originaires de l'Univers à l'eau, à l'illimitée, ou à l'air; et le concept des élémentaux, les constituantes élémentaires de l'Univers: terre, eau, feu et air, sont au nombre des principes philosophiques cosmogoniques extorqués du Kemet. Il en est de même des notions philosophiques de la pensée traditionnelle grecque telles que celles de "demiurge", de "premier moteur", et de l'"immortalité de l'âme".

Le texte de Shabaka fit couler beaucoup d'encre, mais avec des interprétations aussi saugrenues les unes que les autres comme Obenga nous le laisse entendre dans *L'Afrique dans l'antiquité. Afrique pharaonique – Afrique noire* (p. 130). On peut y trouver ses commentaires sur les interprétations en question. Pour notre part, nous aimerions très brièvement dire quelques mots sur son contenu, en particulier sur sa cosmogonie, en le mettant en rapport avec deux autres textes, celui d'Akhénaton et un texte anonyme sur papyrus datant du IV<sup>e</sup> siècle av. Notre ère. Ces textes sont longs et nous n'en commenterons que quelques lignes.

Le texte de Shabaka se réfère à Ptah, <<Grand et puissant>>, créant l'Univers et ses autres créatures par le coeur et la langue, nous dirions ici l'intelligence du coeur (la « raison raisonnable ») et le « Logos », le Verbe. Ces principes constituent en même temps autant de modes de l'exister de Ptah. Ptah, créateur de tous les dieux, <<vient à l'existence au moyen de la langue (une pensée) en tant que forme d'Atoum>> (p. 68 de *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*). A part les notions de coeur et de langue dans ce passage, qui nous rappellent les principes de la cognition selon l'école stoïcienne, une chose à retenir demeure la conception d'un Dieu unique <<créateur de toutes les autres créatures>>, une conception qui se retrouvera chez celui qui sera reconnu dans l'histoire de la religion monothéiste comme son tout premier initiateur, Akhénaton, qui vécut durant la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

D'un coup d'oeil furtif au second chapitre « Cosmologie et Cosmogénèse » de l'ouvrage d'Obenga intitulé *La philosophie africaine de la période pharaonique*, nous verrons apparaître, à part le texte de Shabaka, au moins deux autres textes dont celui d'Akhénaton (nous situons ici la rédaction de ce texte entre 1660 et 1650), le papyrus de l'autre texte datant du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., -- le texte fut probablement rédigé des centaines d'années avant, selon les dires d'Obenga. Tous ces trois textes cosmogénétiques décrivent, en partant d'un premier principe, la création de tout l'Univers et de toutes les créatures petites et grandes, animées et inanimées. S'ils sont identiques, dans l'ordre de la nature et de l'action des principes, des différences fondamentales subsistent entre eux, même si, mystiques et officiellement monothéistes qu'ils sont, on les considère tous comme inspirés par le même souffle de religiosité.

#### DE <<PTAH>> AU DIEU UNIQUE

Comme précédemment noté, le texte de Shabaka se réfère à Ptah, « Grand et puissant », créant l'Univers et ses autres créatures par le coeur et la langue, l'intelligence du coeur (la « raison raisonnable »), et le « Logos », le Verbe, qui constituent en même temps autant de modes de son exister. Ptah, créateur de tous les dieux, « vient à l'existence au moyen de la langue (une pensée) en tant que forme d'Atoum ». Quant au manuscrit du IV<sup>e</sup> siècle, il se réfère à un « Seigneur de l'Univers », « antérieur aux Dieux Antérieurs », (Le texte dit: « j'étais antérieur aux Dieux Antérieurs que je fis »), un « *kheper-djes.ef* », c'est-à-dire « celui qui vint à l'existence de lui-même », et qui, d'après Obenga, devrait être identifié à « Râ », le « dieu-soleil » (*La philosophie africaine de la période pharaonique*, p. 87). Finalement, le texte d'Akhénaton est, en lui-même, une référence laudative au Grand Dieu-Soleil, Aton-Râ, principe causatif de l'Univers : « L'univers est venu à l'existence sur ta main, comme tu l'as créé »; principe-souffle vivifiant des choses : « Tu donnes le souffle pour vivifier chacune de tes créatures » (p. 85); Dieu unique et omnipotent, « Ô Dieu unique qui n'a point un autre au-dessus de lui » (p. 85).

Nous voyons qu'il s'agit là de trois cosmologies qui, toutes, célèbrent un Dieu unique et supérieur à tous les autres. Mais, et c'est le point le plus frappant aussi bien que la révélation à laquelle l'on s'attendrait le moins, la cosmologie d'Akhénaton, ce pharaon mystique, tenu pour hérétique par les idolâtres ou, mieux, les polythéistes de la religion populaire et profane de son époque, ce Pharaon qui opéra la toute première grande révolution religieuse de l'humanité, en institutionnalisant et en proclamant religion populaire et officielle le monothéisme et le culte du Grand Disque Solaire, Aton (nous sommes tentés des fois de faire le rapprochement Aton-Adonai), ce Pharaon donc attribue au Soleil, à une des créatures de l'Univers le statut de Dieu. Notons, en passant, qu'il est reconnu, de nos jours, que ce texte fut pour le psaume 104 de la Bible des Chrétiens sa première source d'inspiration.

Qu'est-ce donc qui fait la différence fondamentale entre ces trois cosmogonies égyptiennes, surtout si l'on sait que les Egyptiens sont monothéistes malgré la pléthore de divinités qui peuplent leur panthéon et les diverses conceptions qui leur sont attachées.

Premièrement, on nous reconnaîtra d'avoir relevé le fait que l'utilisation de principes identiques ne signifie pas encore conception identique de ces mêmes principes. Cette remarque, d'ordre épistémologique, nous introduit au second point. Deuxièmement, c'est une question qui se pose au sujet des principes causatifs, car il est un fait apparent, et fréquent dans les religions, puisqu'il est la source d'atrocités confessionnelles de tout genre. S'agit-il de principes à vénérer, à adorer ou tout simplement de symboles naturels, et donc symboles visibles de ces principes spirituels, des représentations matérielles donc des entités du monde immatériel, spirituel ? L'exemple de la cosmogonie d'Akhénaton et du papyrus du IV<sup>e</sup> siècle peuvent nous servir d'indices, qui se réfèrent tous deux à Râ, Dieu-Soleil, si, d'une part, nous tenons compte de la remarque d'Obenga au sujet du principe énoncé dans le texte du manuscrit du IV<sup>e</sup> siècle « Seigneur de l'Univers », « celui qui vint à l'existence par lui-même », le « *kheper-djes ef* », et si, d'autre part, nous retenons le principe du texte de la « Théologie Memphite », « Ptah », entendu que Ptah est le Grand Dieu Créateur de toutes choses, d'où le nom ancien de l'Égypte HEKAPTAH, signifiait : <<LAND OF THE TEMPLE OF PTAH>>, <<PAYS DU TEMPLE DE PTAH>>

Etant des textes mystiques, ésotériques, réservées à des cercles d'initiés, dépositaires des sciences, cercles où le prédicament scientifique de base par excellence, que nous transcrivons ici par la thèse « Tout effet est effet d'une cause, elle-même, effet de nulle autre cause », le principe causatif de l'Univers ne saurait nullement être le Soleil, puisqu'il est lui-même créature, puisque, même Omniprésent, Omnipotent, il ne l'est de toute vraisemblance, et Omniscient, il ne l'est nullement. En d'autres termes, un égyptien peut très bien considérer « RÂ » comme le Dieu Omnipotent, Omniprésent, Omniscient à adorer, comme il en fut chez les Romains, mais un autre, tel Akhénaton, s'abstiendra de le faire. D'où il ressort, comme de source traditionnelle, notamment rosicrucienne, que pour Akhénaton, le référent du <<concept d'Aton>>, concept du <<Dieu Unique et Universel>> (*L'héritage spirituel de l'ancienne Égypte*, p. 199), le Soleil, n'est pas objet d'adoration, de vénération, mais de respect, en tant qu'il est la plus grande manifestation visible de Dieu. Autrement, Akhénaton n'aurait pas été persécuté par les adorateurs de multiples dieux, les prêtres d'Amon pour qui le Soleil fut du nombre des dieux.

## AKHENATON ET LE DIEU SOLEIL

C'est fort de la véracité de cette représentation, de l'adoration du Soleil -- à titre purement esthétique, on adore aussi une radieuse femme ou un splendide paysage ! -- par Akhénaton, que Christian Larré nie, contrairement à la conception dominante, <<qu'Akhénaton adorait le soleil qu'il avait élevé au statut de Dieu Unique et Universel en remplacement de tout le panthéon traditionnel égyptien.>> Selon lui, cette interprétation témoigne d'<<une vision un peu simpliste>>, car <<Akhénaton ne vénère certainement pas Aton en tant que disque solaire matériel. Ce qu'il adore, c'est l'énergie irradiante et intangible qui est dans le disque.>>, une <<énergie>> à <<double polarité>>, <<d'une part Chou, la lumière et la chaleur, et d'autre part Mâât, la Conscience Universelle, attribut de l'Âme Universelle.>> Ces <<deux polarités>> se retrouvent <<dans la conception rosicrucienne sous le nom d'<<Esprit>> et de <<Force Vitale>>>>. Lorsqu'Akhénaton, dans le <<Grand Hymne>>, qualifie Aton de <<Père-Mère>> de l'humanité, ce n'est pour lui qu'<<une manière allégorique de décrire la double nature positive et négative du Dieu Suprême symbolisé par le disque Aton>>. (*L'héritage spirituel de l'ancienne Égypte*, p. 201)

Cette conception du Dieu Unique et Universel d'Akhénaton et du texte cosmogonique du IV<sup>e</sup> siècle -- si l'on doit se référer au commentaire d'Obenga touchant l'attribut symbolique de Dieu comme <<dieu-soleil,

Râ>> --, se retrouve effectivement au coeur de l'Ontologie de l'Ancienne et Mystique Ordre de la Rose-Croix. Cette conception donc se trouve exprimée, plus précisément, à travers les 1°, 2°, et 4° lois de l'*Ontologie* des Rose-Croix (p. 16). C'est une ontologie qui comprend exactement 12 lois principales dont le texte fut très récemment élaboré par Serge Toussaint. Ces lois, respectivement, s'énoncent, en résumé:

<<1°) Dieu est l'intelligence qui a pensé, manifesté et animé la Création selon des lois immuables et parfaites.

2°. Toute la Création est imprégnée d'une Ame Universelle qui évolue vers la perfection de sa propre nature.

3° La matière doit son existence à une énergie vibratoire qui se propage dans tout l'univers et dont chaque atome est imprégné.>>

Par où l'on voit que les sages de l'Antiquité KMT (Kemet), philosophes et scientifiques qu'ils furent aussi, n'auraient jamais pu se permettre de priver leur doctrine des fondements divins, conformes aux prédicaments scientifiques les plus originaires, s'abstenant ainsi de confondre créatures et Créateur, effets et causes, aussi bien que causes particulières et Cause Initiale, Suprême. Ce qui fait dire à cet initié des mystères égyptiens, le néoplatonicien Plutarque, tel qu'on peut le trouver rapporté dans *L'Héritage spirituel de l'ancienne Egypte* (p. 204): <<les plus estimés d'entre les sages>> remarquent toujours <<dans les objets inanimés et dans les choses inorganiques quelques mystérieux rapports avec la Divinité>>, <<quelques analogies avec l'Être Divin>>. Ils ne les adorent cependant pas, au contraire, ces êtres sont pour eux <<une occasion d'adorer le Divin>>; <<à bon droit>> les regardent-ils donc <<comme les plus clairs miroirs de la Divinité qu'engendre la nature, comme les instruments et les oeuvres d'art de ce Dieu qui ne cesse point d'agir et d'ordonner toutes choses...>>

Il est clair par conséquent qu'à moins d'une interprétation génétique objective et non-académicienne des doctrines authentiques de ces philosophes qui ont suivi leur formation initiatique dans les écoles de mystères de la Vallée du Nil, cette conception monothéiste, propagée par les écoles de mystères de l'Egypte antique, est à rechercher vainement dans les doctrines des philosophes présocratiques. Ce qui, nullement, n'est de leur faute, puisque leurs successeurs, historiographes et philosophes eurocentristes, ont daigné nous les présenter sous de tels dehors, privant ainsi leurs doctrines des assises spirituelles qui les sous-tendent, nous faisant miroiter ainsi le pseudo-miracle grecque. Parmi ces philosophes grecs, il en reste qui ont tout de même profondément tenus à gérer les principes monothéistes, spirituels et mystiques.

Plusieurs choses restent à dire sur les cosmologies égyptiennes inspiratrices de celles des philosophes de la Grèce. Mais, ce que nous venons d'établir surtout sur le plan de l'histoire de la Philosophie depuis l'amorce de cette recherche suffit pour convaincre de la justesse de nos vues et de celles des africanistes, nos inspireurs. Revenons maintenant aux témoignages des chercheurs sur le texte de Shabaka.

## DE QUELQUES GLOSES SUR LE TEXTE DE SHABAKA

Il a fallu, dit-on, attendre les recherches du savant égyptologue de Chicago, James Henry Breasted (1865-1935) avec son ouvrage « The Philosophy of a Memphite Priest » (« La philosophie d'un prêtre memphite »), publié dans le *Zeitschrift für Aegyptische Sprache und Altertumskunde* (*Journal de la langue égyptienne et des antiquités*, t. 39, 1901, p. 39-54), pour restituer au texte de Shabaka toute l'authenticité de ses fondements philologiques et de sa portée philosophique. D'autres chercheurs de haut rang ont célébré ce texte, tels 1) Alexander Piankoff avec son *Le "Coeur" dans les textes égyptiens depuis l'Ancien jusqu'à la fin du Nouvel Empire*, notamment le chapitre V, « Le Coeur dans les conceptions métaphysiques » (p. 94-95 à 103); 2) Aram Frenkian avec son ouvrage intitulé *L'Orient et les origines de l'idéalisme subjectif dans la pensée européenne*, réparti en deux tomes, dont le premier porte le titre très criant de *La doctrine théologique de Memphis (L'inscription du roi Shabaka)* et une des parties *La théologie de Memphis d'après l'Inscription du roi Shabaka* aux pages 43-104), le texte étant pour lui le premier écrit de l'idéalisme subjectif et le <<joyau de la plus pure pensée égyptienne (p. 45-46, l'italicisation est d'Obenga). Tous, sans exception ont attiré l'attention sur la profondeur philosophique, le degré d'abstraction inégalable, l'apport philosophique sans conteste de ce texte à la constitution de la philosophie grecque, en particulier les notions philosophiques telles nous, λογος et πνευμα (nous, logos et pneuma), et à celle du christianisme, notamment la doctrine de la Trinité. Comble d'objectivité scientifique de leur part, ils ont reconnu la « négrité » de sa provenance. En tout cas, ce n'est pas un texte marqué par l'aryanisme ni l'hellénisme, ce qui, d'après leurs rapports, est d'ailleurs

confirmé par les Grecs eux-mêmes. Et pourtant, aux dires de Piankoff, <<le monument le plus ancien d'un système théologique où l'esprit joue le rôle principal>> (Obenga, *L'Afrique dans l'Antiquité*, p. 131 et ss. Voir l'ouvrage de Breasted, dans le *Journal*., p. 54).

Le séjour des savants et philosophes Grecs dans la Vallée du Nil, fait historique, n'est donc plus à dissimuler aujourd'hui. Très intéressant sur ce point se révèle le chapitre III, *Les Anciens Egyptiens, Educateurs des Grecs* de l'ouvrage d'Obenga. Notre auteur y rapporta la pensée de Champollion-le-Jeune, fondateur de l'égyptologie, telle qu'elle apparaît dans les pages introductrices (p. xxii-xxiii) de l'ouvrage de ce dernier intitulé *Grammaire égyptienne* (Paris, 1832). Décrivant le rôle éducateur de l'Egypte, le jeune Champollion déclara: <<L'interprétation des monuments de l'Egypte mettra encore mieux en évidence l'origine égyptienne des sciences et des principales doctrines philosophiques de la Grèce; l'école platonicienne n'est que l'égyptianisme, sorti des sanctuaires de Saïs; et la vieille secte pythagoricienne propagea des théories psychologiques qui sont développées dans les peintures et dans les légendes sacrées des tombeaux des rois de Thèbes, au fond de la vallée déserte de Biban-el-Molouk (Les passages en italiques sont d'Obenga, *L'Afrique dans l'Antiquité*, p. 174).

### LES TEMOIGNAGES DES CLASSIQUES GRECS ET LATINS

Pour les experts et étudiants académiciens, très intéressants, à plus d'un titre, paraissent les témoignages des classiques Grecs et Latins. En voici des exemples : Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, I, p. 96) -- pour qui le voyage des plus illustres des Grecs dans la <<Vallée>> n'avait pour d'autre but que d'<<aller s'instruire auprès des autorités intellectuelles de l'Egypte antique>> (*L'Afrique dans l'Antiquité*., p. 177) --, nous met en face de Licurgue le législateur de Sparte, de Solon le législateur d'Athènes, de Platon notre héros grec -- le silence qui fait de son cas un mystère paraît surprendre --, de Bias, Sage parmi les Sept Sages de la Grèce antique (vers 570 avant notre ère), s'entretenant avec le Pharaon Amasis (580-526) -- rapport de Plutarque (vers 50-vers 150 de notre ère) --, et, pour être bref, de Plutarque lui-même, initié grec, siégeant au sein du Collège des prêtres de Delphes en Phocide (*De Auditione*., I, 2, 8).

Cléobule, également l'un des Sept Sages, selon le témoignage de Diogène Laërce, apprit à philosopher à l'ombre bienfaisante, car inspirante, des temples égyptiens. C'est ainsi que nous le rapporte Obenga (*L'Afrique dans l'Antiquité*, p. 178) d'après l'ouvrage au long titre de Diogène Laërce intitulé *Les Vies des plus illustres philosophes de l'Antiquité, avec leurs dogmes, leurs systèmes, leur morale, et leurs sentences les plus remarquables* (p. 61). Cet ouvrage traduit du Grec à partir de celui de Diogène semble avoir un contenu assez intéressant puisque l'auteur y a joint en plus d'une biographie de Diogène lui-même, celles d'Epictète, de Confucius et leur morale aussi bien qu'un abrégé historique de la vie des femmes philosophes de l'Antiquité

Les ouvrages de deux autres grands savants modernes, en la personne de S. Mayassis, *Le Livre des Morts de l'Egypte ancienne est un livre d'initiation. Matériaux pour servir à l'étude de la philosophie égyptienne* (notamment p. 39-50) et de l'astronome de l'Observatoire de Meudon, E.-M. Antoniadi, *L'Astronomie égyptienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de l'époque alexandrine*, ont apporté leur contribution à la connaissance de l'histoire intellectuelle de la Grèce antique via la civilisation intellectuelle et spirituelle de l'Egypte antique. La Philosophie, selon eux, fut l'apanage des prêtres d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes.

Trois autres témoignages sur le legs du patrimoine culturel de l'Egypte antique aux grands savants Grecs nous proviennent des rencontres personnelles de Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, I, 96) d'un côté et de Strabon de l'autre avec les prêtres Egyptiens. Ils nous apprennent que les prêtres Egyptiens leur faisaient voir, à eux et à tous les autres enquêteurs, <<la maison et les chambres où avaient habité Platon et Eudoxe, à Héliopolis; des portraits, des lieux ou des ouvrages auxquels on avait donné le nom de l'un ou l'autre de ces étudiants Grecs: Licurgue, Platon., Eudoxe, etc.>>. Selon ce que rapporte Strabon dans sa *Géographie* (XVII, 29), Platon fréquenta les prêtres d'Héliopolis 13 ans durant. Pour en savoir plus sur Strabon lui-même, puisque c'est aussi un grand savant qui a consacré sa vie à la pensée de l'Egypte, lire par exemple *L'Examen de la Géographie de Strabon* de Marcel Dubois, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Et, à la page 197 de *L'Afrique dans l'Antiquité*, Obenga, par les lignes de la *Vie de Platon* d'Olympiodore nous apprend que ces prêtres enseignèrent leur science à Platon, <<entendant par science, les traités, sur papyrus, de philosophie, de médecine, d'astronomie, de mathématiques, de religion>>.

## PLATON EN AFRIQUE

Les témoignages qui peuvent le plus emporter l'adhésion des chercheurs proviennent des Néoplatoniciens plus proches de nous et dont les bibliothèques conservent encore les ouvrages. A en croire Mayassis, l'auteur du *Livre des Morts de l'Egypte ancienne est un livre d'initiation*, ( p. 43-47), qui prend Porphyre et Jamblique à témoin, les Néoplatoniciens tels Clément d'Alexandrie, Cyrille d'Alexandrie et Plutarque, eux-mêmes initiés à la mystique égyptienne, ayant pris connaissance du nombre et des noms de leurs prédécesseurs, rapportent, en indiquant exactement les noms des maîtres de Platon autant que ceux des camarades d'études de Platon: <<A Héliopolis, d'eux nous rapporte ainsi Mayassis, Platon eut pour maître Sechnoufis; à Memphis, le prophète Chnonouphis, son professeur de philosophie. Le savant de Memphis fut également le maître d'Eudoxe de Cnide, de Simmias, d'Ellopion, camarades d'étude de Platon.>>

Et par l'un de ces passages poétiquement évocateurs de son ouvrage *Platon à Héliopolis d'Egypte* (p. 45), Roger Godel, tout en indexant le système éducatif de sa patrie, nous inculque une petite leçon d'histoire sur l'oeuvre platonicienne en ces termes: <<D'après ce qui précède, il faut reconnaître -- quitte à se débarrasser (avec peine) de certaines habitudes mentales inculquées et entretenues dans le cerveau par l'éducation -- que le philosophe athénien amassa beaucoup de savoir à Héliopolis (la ville de Rê), auprès de son maître égyptien Chnonouphis: <<Platon recueillit les derniers feux, au crépuscule d'Héliopolis. Leur éclat suffisait encore à l'éblouir. En ce lieu avait vécu une grande tradition spirituelle et politique [...] Le Soleil d'Héliopolis avait embrasé, inondé, fécondé la Terre entière.>>

Il n'y a aucun doute, selon Roger Godel, que le maître des Grecs, Platon, eut dans sa famille une ambiance favorisant ce voyage de curiosité et d'instruction. Car, affirme-t-il, l'Athénien Platon, de mère affilié à Solon, bénéficia d'une ambiance familiale qui lui inspira son voyage dans la Vallée Sacrée du Nil, un fait jusqu'ici camouflé par les Académiciens: <<On parlait beaucoup parmi les Hellènes des mystères de l'Egypte, cette source fabuleusement antique de toutes les initiations. Dans la famille de Platon couraient des récits égyptiens, des mythes rapportés par d'illustres voyageurs.>>. En tout cas, le titre de son chef-d'oeuvre hurle assez fort pour qu'en dépit des autres témoignages sur ce point, le doute puisse encore subsister. Remarquons que même un classique comme Cicéron, dans sa *République*, témoigne du séjour de Platon dans cette ville de Râ. Le passage qui relate ce fait, le Livre I, p. 18-19 plus précisément, met aux prises Scipion l'Africain avec Tubéron et demeure centré sur le voyage d'instruction de Platon <<en Egypte>>, <<après la mort de Socrate>>, centré aussi sur sa fréquentation de l'école pythagoricienne en Italie et en Sicile.

Finalement, Alexandre Moret suivra les traces de Champollion-le-Jeune et les autres dépositaires de cette historiographie croisée de l'Egypte et de la Grèce en admettant, dans son *Le Nil et la Civilisation égyptienne* (Paris: Albin Michel, édit. revue et augmentée, 1937, p. 548-549), la véracité de l'initiation intellectuelle et spirituelle des Grecs auprès des prêtres Egyptiens, notamment à Héliopolis, au temps où la Grèce, encore hésitante dans son ascension vers le savoir et la sagesse, doutait, par scepticisme, de la possibilité de leur acquisition. En ces termes, il rapporta: <<Lorsque les rois saïtes ouvrent l'Egypte aux étrangers, les Grecs arrivent parmi les premiers [...] *L'Egypte s'offrait à eux comme un conservatoire de la civilisation humaine*, depuis les origines; elle était la mère des arts, des sciences, de la religion, des institutions>>, ceux-ci étant <<miraculeusement conservés depuis des temps immémoriaux>> dans leurs temples de mystères, en vue de <<l'instruction des sociétés <<modernes>>>>.

## LE DECLIN ET L'ECLIPSE

Oui ! à n'en plus douter, législateurs, philosophes et conquérants furent partie du cortège des étrangers grecs qui visitèrent l'Egypte en ces périodes encore brillantes et florissantes de la Vallée du Nil, malgré le déclin qui, inexorablement, s'annonçait. Car, l'Egypte, l'Ethiopie, ou, comme on l'appelle des fois, la Nubie tout entière, contrée de Noirs conquérants, laissait derrière elle une civilisation richissime mais malheureusement vieillissant, croupissant sous le poids des millénaires de durs labeurs.

Comme l'a péremptoirement crié, non par passion mais plutôt par engouement pour l'objectivité scientifique, Amélineau, précédé par un Volney et précédant lui-même un Roger Godel par exemple, pouvait encore écrire sans ambages au début de ce siècle, en 1916 : <<La civilisation égyptienne [...] est non pas d'origine asiatique, mais d'origine africaine, d'origine négroïde, quoique cette assertion puisse paraître paradoxale. On n'est pas habitué en effet à doter la race nègre ou les races voisines de trop d'intelligence.

d'assez d'intelligence même pour avoir pu faire les premières découvertes nécessaires à la civilisation, et cependant il n'y a pas une seule des tribus habitant l'intérieur de l'Afrique qui n'ait possédé et qui ne possède encore l'une quelconque de ces premières découvertes !>> (p. 330, vol. II de ses *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne*).

Notre savant a parfaitement raison. Pour le prouver, il suffira de se rappeler cette pensée de Hume confirmée par Kant, qui n'a de sublimité que la stupidité, l'idiotie qui la caractérise et qui, en fait, sur le plan scientifique, historique, dénote une ignorance complète de l'histoire du peuple noir, d'autant plus que ni lui, ni Kant qui nous la rapporte, n'ont jamais voyagé dans ces contrées africaines – Kant n'a jamais quitté Königsberg, son petit village, dit-on ! --, l'inimaginable en outre, avant les périodes esclavagistes autour desquelles s'articule la pensée de ces philosophes: <<Les Nègres d'Afrique n'ont reçu de la nature aucun sentiment qui s'élève au-dessus de la niaiserie, rapporte Kant. M. Hume invite tout le monde à citer un seul exemple par lequel un Nègre aurait prouvé des talents, et il affirme ceci: parmi les centaines de millions de Noirs qui ont été chassés de leur pays vers d'autres régions, bien que beaucoup d'entre eux aient été mis en liberté, on n'en pourrait pas trouver un seul qui, soit en art ou en science, soit dans une autre discipline célèbre, ait produit quelque chose de grand. Parmi les Blancs, au contraire, il est constant que certains s'élèvent de la plus basse populace et acquièrent une certaine considération dans le monde, grâce à l'excellence de leurs dons supérieurs. Si essentielle est la différence entre ces deux races humaines ! et elle semble aussi grande quant aux facultés de l'esprit que selon la couleur de la peau.>>, *Essai sur les maladies de la tête*, suivi des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (1764), traduction, présentation, bibliographie et chronologie par Monique David-Ménard, Paris: Gallimard, 1990, p. 166-167.

Pour Hegel (1830), le peuple noir est un peuple qui n'a d'ailleurs pas d'histoire. Les dons de l'esprit même semblent lui faire défaut, comme Montesquieu peut en témoigner : <<On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.>> (*De l'Esprit des Lois*, Paris : Garnier-Flammarion, 1979, Tome I, Livre XV, Chap. p. 393). C'est pour infirmer ces dernières thèses anthropologiques de nos philosophes et pour confirmer, sur preuves de documents scientifiques, la « négrité » du peuplement originaire de l'Égypte et de toute la Vallée Sacrée, creuset originaire de la Philosophie et des sciences, que nous consacrerons le prochain et dernier chapitre de cette étude.

## LA NEGRITUDE DE L'EGYPTE ANTIQUE

Je me rapporte ici aux plus significatifs des résultats des recherches de feu le Dr Cheikh Anta Diop, tels qu'il les a résumés dans son article «Origine des anciens Egyptiens» inclus dans les Actes du Colloque de l'UNESCO en 1980 (Voir pp. 39-72, *Histoire générale de l'Afrique, II, Afrique ancienne*, Unesco, 1980). Les recherches du Docteur partent des conclusions des investigations du Docteur Leakey, archéologue de renom, qui fut à l'origine de la découverte de l'homme du zinjanthrope, des représentations populaires ethniques de W. M. F. Pétrie, l'auteur de *The Making of Egypt*, Londres: Sheldon Press, New York, Macmillan, 1939, p. 69), des témoignages des auteurs classiques Grecs, Romains, et ceux des Egyptiens eux-mêmes, s'étendent jusqu'à la grammaire de la langue égyptienne – le nom du pays, les noms des divinités du panthéon égyptien --, en passant par ses preuves scientifiques personnelles par Carbone 14 et par le dosage de la mélanine (Voir *La pigmentation des anciens Egyptiens, tests par la mélanine*, B. I. F. A. N., 1977, et p. 48 de son article publié par l'Unesco). Il a évité d'aller mesurer les dimensions des fesses (Petrie), des lèvres, des nez et la forme des crânes (Miss Fawcett, Thomson et Randall MacIver, Kieth et de Falkenburger, Elliott Smith etc.).

### LE SUD, ORIGINE PREMIERE

Nubie s'appelait en effet l'Égypte, l'Éthiopie et toute la Vallée du Nil. Entre autres preuves, Amélineau, l'une des références d'autorité du Dr Cheikh Anta Diop, celui-là qui a découvert le tombeau d'Osiris et la tête de l'ancêtre divinisé dans une jarre, au cours de ses très enrichissantes recherches et fouilles archéologiques menées à Abydos même sur *La Religion égyptienne*, Amélineau donc a pris soin de dépeindre l'ordre géographique des villes fortifiées bâties dans la Vallée du Nil par les Pharaons Noirs, les Anou (vol. 1, p. 82 et ss, p. 126 et ss, 132 et ss, p. 165 et ss., p. 171 et ss, p. 183, p. 224 et ss, vol. 2, p. 124 et ss, p. 169, p. 240 et ss, p. 256, p. 266 et ss, p. 278 et ss, p. 280 et ss, p. 330). Ses recherches ont porté sur la comparaison des coutumes, des textes, des monuments, des nécessités géographiques etc. Et il montre, avec toute la radicalité et l'honnêteté qui est le sien et qu'il n'a pas manqué d'avouer ouvertement, que les Egyptiens qui

ont conquis l'Égypte ne pouvaient venir que du <<Sud>>, la Nubie et de ce qu'il appelle <<la Haute Afrique>> c'est-à-dire l'intérieur même de l'Afrique, que ce soit l'Ouest, l'Est, ou le Centre. (vol, 1, p. 165). L'annonce de ses séries de dépositions sur les Anou, après les autres types de preuves qu'il a alléguées, ne saurait tromper : <<Une nouvelle ascension vers l'antiquité est donc nécessaire, dit-il. [...] Si nous faisons un nouveau pas vers l'Antiquité et vers le Sud nous nous trouvons précisément à l'époque de Ménès [Narmer], un peu après ou un peu avant, et dans ce centre de l'Afrique où j'ai déjà placé l'origine de la race égyptienne d'après les monuments de l'histoire.>>

A propos de ce peuple de Pharaons conquérants, les Anou, rappelons qu'un de leurs noms, qui constitue la désignation géographique de leur lieu de provenance, du Sud, les « An », ou ici, l'appellation qui nous intéresse, les « Ani », le nom de leur ancêtre commun, ce nom se rapproche curieusement de cette autre désignation géographique ou du point cardinal « Sud » par les Ewe (ethnie et langue parlée en Afrique de l'Ouest): « Anie-he » (les autres étant : le Nord, « Dzie-he », Dzi, signifiant le « Haut », l'Ouest, Ye-todo-fe, signifiant littéralement, « Lieu où se couche le soleil », l'Est, « Ye-dze-fe », littéralement, « Lieu où se lève le soleil ». Rappelons également qu'aujourd'hui même, il existe encore tant au Togo, au Ghana qu'en Côte d'Ivoire, des peuples portant ce nom : les Agni.

Revenons maintenant à Amélineau. Les Egyptiens s'orientent toujours en se tournant vers le Sud, nous dit-il (vol. 1, p. 131 et ss) en guise de souvenir, de nostalgie, tout comme, pour s'orienter, les populations européennes se tournent vers le Levant, l'Orient d'où ils sont venus.

Amélineau nous rappelle l'indice conventionnel et coutumier de la primauté des ressortissants du Sud que sont les Anou sur ceux du Nord. Celui-ci consiste, lorsque les Egyptiens veulent mentionner les noms de leurs Rois, à toujours mentionner d'abord ceux des Rois du Sud avant ceux du Nord. Une simple manie si elle est coutumière, et avec quelle fréquence et systématiquement durant des siècles ? Et <<quand ils parlent de l'Égypte entière réunie sous un seul roi, s'ils donnent un titre à ce roi, c'est celui [nous laissons ici le caractère hiéroglyphique qui se trouve dans son texte] qui est devenu le synonyme de notre titre de roi, titre qui au propre veut dire roi du Sud>>. Simple coïncidence ?

#### LES ANOUS DE NUBIE, FONDATEURS DE L'EGYPTE

D'autres dépositions d'Amélineau nous informent davantage sur les Anou. Ainsi, à la page 173 de son ouvrage (vol. 1), il rapporte, de par les Egyptiens eux-mêmes, qui avaient donné ce nom aux conquérants, premiers habitants de leur Vallée, que <<La population *noire et rouge*, qui peuplait jadis la Nubie à l'époque où les conquérants de race blanche vinrent se fixer dans la vallée du Nil, s'appelait si nous en croyons les Egyptiens qui leur ont donné ce nom, les *Anou* de Nubie.>> S'agissant de « conquérants de race blanche » il faut préciser que ce sont les « Eperviers blancs », un nom symbolique n'ayant rien à voir avec la notion de race proprement dite, puisqu'il sont Abyssiniens, Koushites ou tout simplement Ethiopiens. Le nom de ce peuple, poursuit-il après avoir évoqué la conquête dont ils ont fait l'objet de la part des « envahisseurs étrangers », s'écrit [nous laissons l'hyéroglyphe ici] *Anou*; on le détermine le plus souvent par un homme qui a les mains liées derrière le dos. On le rencontre en descendant le Nil, d'abord chez les *Anou* de Nubie [...] et chez les *Anou* d'Égypte, qui ne sont pas nommément désignés dans les textes égyptiens, mais dont on peut suivre la trace dans la vallée du Nil, après les villes qu'ils ont habitées et qui, selon la coutume africaine, était nommée par le nom de leurs habitants et du chef de leurs habitants. >>

Notons pour conclure au sujet des recherches d'Amélineau que le peuple Anou a habité originellement <<l'Égypte proprement dite et surtout la Basse Égypte>>, jusque dans la péninsule sinaïtique>>. En Égypte même, leurs villes, << par ordre géographique, sont d'abord la ville d'Esneh [...], puis la ville de On du Sud, aujourd'hui Hermonthis, mais primitivement [...] la ville de Denderah; une ville appelée On du nom de Tinis [...] et enfin la ville nommée On du Nord, la plus célèbre et la plus peuplée, celle qui est aujourd'hui connue sous le nom d'Héliopolis [...] Ces Anou ainsi établis le long du Nil avaient un ancêtre commun que l'on appelle *Ani* ou *An* dont le nom est déterminé par le bois [...] nom fort connu des égyptologues et qui dès les plus anciens textes du *Livre des morts* est donné au Dieu Osiris.>> L'écriture hiéroglyphique dans le texte d'Amélineau, montre de part en part l'identité du peuple qui a habité toutes ces villes.

Noir était donc le Pharaon Shabaka, et noirs les Pharaons Anu (IV<sup>e</sup> millénaire av. notre ère), premiers maîtres du temple d'Abydos. Leur nom, selon Pétrie, se rencontrent également au Sinaï et en Lybie. Voir le rapport des recherches de Pétrie par Diop (*op. cit.*, p. 45 et p. 47. Il s'agit: 1) du Pharaon Narmer (ou Ménès),



1° dynastie, fondateur de la lignée des Pharaons; 2) du Pharaon Djoser, III° dynastie, celui avec qui prit fin la mise en place de tous les éléments technologiques de la civilisation égyptienne; 3) de Chéops, le constructeur même de la pyramide, type camerounais (Voir Diop, *op. cit.*, illustration, p. 56); 4) de Mentouhotep, le fondateur de la XI° dynastie (teint noir foncé); 5) de Sésostri I°; 6) de la reine Ahmosis Nefertari; et 7) d'Aménophis I°.

Ils n'étaient point Aryens, les prêtres Sechnoufis et Chnouphis, les instructeurs de Platon et d'Eudoxe. Reffet de leur appartenance raciale et de leur origine égyptienne, la noirceur des Colombes initiatrices de l'Oracle de Dodone en Epire. (Hérodote, *Histoire*, p. 57 texte établi et traduit par Ph. E Legrand, 3° éd. revue et corr. 1948-1961, 10 vols). Cette information se trouve également dans *L'héritage spirituel de l'ancienne égyptienne*, p. 144 où se précise la symbolique et l'identité raciale des colombes initiatrices dont parle l'Oracle de Dodone. Effet de la calcination, la noirceur de la peau des Egyptiens : observation d'Hérodote (Hérodote, *Histoire*, livres I à 9, *idem*, 22; Diop, *op. cit.*, p. 51) aux prises avec Anaxagore (Senèque, *Questions naturelles*, Livre IV, 17). Conséquence de leur extrême noirceur, la couardise des Ethiopiens et des Egyptiens : constat scientifique d'Aristote dans sa *Physiognomie*, 6 – quelle inattendue naïveté, s'exclama Anta Diop (*op. cit.*, p. 36)!

### LES DIEUX, LES PRETRES ET LES PHARAONS

<<Noir>> était le <<Faucon>> Egyptos, Dieu des Egyptiens, celui qui, aux dires d'Appolodore, Philosophe grec (I° siècle avant notre ère), subjuguait <<le pays des pieds noirs>> (Livre II, <<La famille d'Inacus>>, paragraphes 3 et 4; Diop, *op. cit.*, p. 52) -- une double précision ! Noir, l'équipage des <<Egyptiades>> décrit par le poète grec Eschyle (525? à 456 avant Jésus Christ) dans ses *Suppliantes* (vers 719 à 720, vers 745), ceux-là qu'il perçut, ramant au loin et dont les <<membres noirs>> débordaient des <<tuniques blanches>> -- joli et frappant contraste ! Noir était donc aussi le fondateur de l'Ecole stoïcienne, Zénon de Cittium (333-326 av. J.-C.) – un silence académique absolu à ce propos ! --, celui qu'à cause de la stature et de la noirceur on surnomma <<Palmier d'Egypte>>(Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, éd. Garnier-Flammarion, t. II, p. 49) ou <<branche de vigne égyptienne>> – un rapport de son élève Chrysippe dans le I° livre des *Proverbes* (Obenga, *L'Afrique dans l'antiquité*, p. 178).

<<Noirs ou bruns>> étaient-ils également, ces <<hommes d'Egypte>>, ceux-là que décrit Ammien Marcellin, <<historien latin ami de l'empereur Julien>> (330 ? 400 de notre ère), neuf siècles après la mort d'Eschyle ou d'Hérodote (Ammien Marcellin, Livre XXII, par. 16 (23); Diop, p. 52) -- <<neuf siècles pendant lesquels les Egyptiens submergés par les [étrangers] leucodermes n'ont cessé de se métisser, précisa Anta Diop>> (Diop, *op. cit.*, p. 55-56). Noirs aussi ou mulâtres, <<nez écrasé>>, <<lèvre grosse>>, ceux dont Volney célébra le profond génie (*Voyage en Syrie et en Egypte*, par M. C. F. Volney, Paris: 1787, Tome I, p. 74-77) <<en pleine période d'esclavage nègre>> (Diop, *idem*, p. 56) au XVIII° siècle – très proche de nous. Données des sens, et non de matériels sophistiqués des laboratoires de physique et de chimie, ni d'anthropologie physique, que toutes ces dépositions !

### ZÉNON LE NOIR, FONDATEUR DU STOÏCISME

Revenons un peu en arrière et brosons un peu brièvement le personnage, important dans l'histoire de la philosophie occidentale, Zénon de Cittium. Zénon, disions-nous, fut le fondateur de la fameuse école très connue de philosophie, nommée stoïcisme ou encore l'école du Portique. Il fut surnommé, justement à cause de sa couleur de peau, « palmier d'Egypte » selon la traduction de Diogène Laërce ou, ce qui est plus intéressant pour nous, « branche de vigne égyptienne » pour sa filiforme aussi bien que pour la couleur noire sa peau, selon le rapport de son propre élève Chrysippe.

On dira peut-être que Chrysippe souffre d'une mortelle cécité pour avoir manqué de bien déterminer la couleur de peau de son maître. Ses sens peuvent-ils le tromper à ce point ? Je ne le crois pas. En tout cas, il est à remarquer que l'historiographie de la philosophie a complètement passé sous silence l'identité raciale de ce philosophe. Plus à dire, sans une lecture minutieuse des sources, il serait demeuré à jamais « philosophe grec » ou tout simplement originaire de la Phénicie. D'ailleurs, tous ceux qui sont plus ou moins rompus à l'histoire de l'Egypte et de la Phénicie, savent très bien qu'il y a eu, depuis l'antiquité, une interpénétration ou métissage de ces deux peuples, mieux, que la Phénicie elle-même fut une colonie égyptienne, pour ne rien dire de la colonisation de vastes territoires par le peuple égyptien depuis l'aube de l'histoire. Cependant, si

l'appellation, probablement affectueuse, de Chrysippe ne peut témoigner en faveur de l'idée de négrité de notre philosophe, je vous invite à penser ces quelques réflexions que je porte à la connaissance de ceux qui s'intéressent au sujet.

1) A première vue insignifiant, ce témoignage devrait représenter un indice des plus incontestables de l'identité originaire du peuple égyptien, pour peu que l'on veuille se pencher sérieusement sur ce petit détail. Car, tout chercheur honnête conviendra que si, à l'origine, l'Égypte était multiraciale, il n'y aurait aucune raison de choisir plus précisément le noir, la race noire, parmi tant d'autres, pures aussi bien qu'hybrides, pour qualifier la couleur de la peau de notre illustre philosophe.

2) Diogène Laërce n'est pas du tout un auteur relégué dans les ténèbres de la littérature philosophique. Ses deux volumes sont les plus exploités par nos maîtres et experts de philosophie qui, en tant qu'historiens aussi, portés qu'ils sont toujours à la détermination précise de l'origine autant que de l'identité des philosophes et penseurs de tout bord – biographie –, minutieux aussi qu'ils sont toujours sur les petits détails conduisant à bon terme leurs recherches sur de tels sujets, talentueux qu'ils demeurent finalement à démêler les faits et témoignages les plus nouveaux, ils ne pourraient en aucun cas prétendre que l'insigne en question, cette noirceur de peau, n'a eu aucun effet sur leur sens des détails et des profondeurs. En tout cas, ce détail, depuis des millénaires, non exploités, alors que l'on verse tant d'encre sur la question du peuplement de l'Égypte antique, m'interpelle sérieusement.

3) La tradition anthroposophique égyptienne a vraisemblablement influencé la partition de la philosophie zénonienne. Car, les tout premiers, ils avaient comparé la philosophie, entre autres, à un être vivant: les os et les nerfs, c'est la logique – idée d'ordonnance, d'harmonie; la chair, c'est la morale; l'âme, c'est la physique – importance attachée au corps, les momies, chez les Égyptiens. On dira de même de cette autre comparaison et division de la philosophie à l'oeuf: la coquille représentant la logique; le blanc la morale, et le jaune la physique – importance cosmogonique de l'oeuf, chez les Égyptiens et rôle de principe vitalisant de Râ. D'où l'on peut lire les rapports entre l'une des importantes cosmogonies égyptiennes et la philosophie qui la sous-tend. Une troisième comparaison et division à ne pas négliger, d'où l'on peut établir un rapport analogique entre la fertilité du limon qui fait de l'Égypte un don du Nil et la philosophie: la philosophie est comparée à une terre fertile dont la haie qui l'entoure symbolise la logique, les fruits qui en émanent, la morale, la terre et l'arbre, la physique – la vie soutenue et entretenue par le principe vitalisant qu'est ici le Nil (Diogène, *op. cit.*, p. 64).

Ces réflexions, si elles ne portent pas à l'adhésion de la « négrité » de Zénon, du moins peuvent-elles indiquer sa provenance égyptienne.

#### QUELLE EST LA COULEUR DU CHARBON NOIR?

Que la noirceur de la peau d'un Nègre ne soit pas un critère suffisant pour le déclarer Noir ou que la blancheur de la peau d'un Blanc pour le qualifier tel ne le soit, on ne peut l'admettre, à moins de donner dans des délires scientifiques du genre «<Un Noir se distingue moins par la couleur de sa peau (car il y a des Blancs à peau noire), qu'à ses traits: lèvres épaisses, nez épaté, etc.>> C'est une référence qui est faite à un manuel de Géographie de la classe de 5<sup>o</sup> datant de 1950. Champollion-Figeac, le frère de Champollion-le-Jeune, en réplique à Volney, émettra la même pensée farfelue : «<La peau noire et les cheveux crépus, ces deux qualités physiques ne suffisent pas pour caractériser la race nègre.>> (*Égypte ancienne*, Paris: Didot, 1839, p. 26-27). Oublie-t-on d'ailleurs que, dans une même famille africaine, subsistent, à côté de ces clichés phénotypiques du noir retenus par les scientifiques, ceux du blanc : lèvres fines et nez aquilin ? Du reste on a appris que le nez de Socrate est loin d'être aquilin, ce qui ne le rend pas noir. A la rigueur, ces thèses ne peuvent se laisser saisir que comme des métaphores apparentées à la thèse psychanalytique de comportement intersociétal telle celle de Fanon « *Peau noire masques blancs* ». A moins de s'empêtrer volontairement dans des «<complications scientifiques>> (Diop, *op. cit.*, p. 60), on ne peut émettre de telles idées pour essayer, en vain, de mieux falsifier l'histoire ou les données du problème.

La liste des témoignages sur la négritude des anciens Égyptiens peut infiniment s'allonger, mais, ci-après, référons-nous simplement à ces représentations très parlantes des divinités de leur panthéon, des représentations effectuées par les Égyptiens eux-mêmes.

A priori, l'identité raciale du peuple égyptien, entouré de peuples noirs, sur toute l'étendue du continent africain, ne devrait pas poser autant de problèmes. Car c'est un fait qui, comme pour Hérodote et Diodore de Sicile, devrait tomber sous le sens. A supposer d'ailleurs que la thèse d'un peuplement blanc dominant soit vraie, nous devons nous interroger sur le sens et l'intérêt, pour un peuple de race noble, de représenter des peuplades qu'il considère servantes, viles, damnées sous des traits de la noblesse royale – les cheveux tressés ou en nattes, par exemple – et, questionnant davantage, de peindre les divinités de son propre panthéon sous les traits chromatiques de la race dite damnée. Et si, aujourd'hui, la science, l'épistémologie abstruse, a rendu inexistante toute correspondance entre langage et référents, du moins en ce qui nous occupe actuellement, chez nos hôtes Egyptiens, il n'en fut pas ainsi.

Comme chaque peuple se reconnaît dans et par une dénomination particulière de son identité primaire, la raciale, les Egyptiens possédèrent, eux-aussi, un terme approprié à la couleur de leur peau, terme dans et par lequel ils se reconnurent et se désignèrent: *kmt*, signifiant littéralement les Nègres. <<Cette découverte importante a été faite du côté africain par [l'Africain de la côte ouest atlantique] Sossou Nsougan qui devait rédiger>> une partie <<du chapitre I>> de notre article, nous renseigne Diop dans ses notes infrapaginales (p. 59). L'étude de Sossou Nsougan se trouve dans *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, c'est-à-dire *Dictionnaire de la langue égyptienne* (fünfter Band, Berlin: 1971, pp. 122 et 127).

Dans l'antiquité judéo-égyptienne, plus précisément, dans la langue hébraïque, le terme <<Kam>> signifiait pourtant <<chaleur, noir, brûlé>> (Diop, *ibidem*, *op. cit.*, p. 59); celui de *kmt*, est <<le terme le plus fort qui existe en langue pharaonique pour indiquer la noirceur>>; <<il est de ce fait écrit avec un hiéroglyphe qui représente un bout de bois qui a charbonné et non des écailles de crocodiles>>. Désignant la couleur <<noir charbon dans la langue pharaonique>>, il est <<l'origine étymologique de *kamit*>>, et <<la racine biblique *kam* en dériverait>> (Diop, *idem*, p. 59-60). Un autre terme : <<*kmtjw* -- les Nègres, les Noirs (littéralement): les Egyptiens par opposition aux autres peuples étrangers>> (*Wörterbuch*, *op. cit.*, p. 128), <<dérive de la même racine *km*>>. Les Egyptiens l'utilisaient pour <<se désigner en tant que peuple et par opposition aux autres étrangers>> (Diop, *ibidem*).

#### DES DIEUX, NOIRS OU ROUGES

Contrairement à tous les autres peuples de la terre, les anciens Egyptiens auraient-ils été si aveugles et si ignares, qu'ils n'aient pu et su se distinguer des autres peuples par la couleur de leur peau ? Pouvaient-ils peindre leurs dieux autrement que par le trait phénotypique majeur qui les caractérise? Le Dieu des Israélites, c'était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et non le Dieu de Narmer, de Ramsès, de Sésostri, d'Akhenaton et de Nefertiti, ni non plus celui de la reine de Saba. C'était un Dieu Sémite, donc Blanc. Aussi, à la manière des ouvrages de catéchisme des catholiques qui représentaient Dieu, les Anges et les Saints en blancs et le diable en noir avec des cornes et une queue, les Egyptiens, avant eux, ont-ils su se reconnaître – et amener les autres peuples à les reconnaître -- dans et par la dénomination et la représentation des divinités de leur panthéon. Noirs les ont-ils nommés: <<[...] noir ou nègre est l'épithète divine qui qualifie invariablement les principaux dieux bienfaiteurs d'Egypte, tandis que les esprits maléfiques ont pour épithète *de\*srêt* = rouge et nous savons que, dans l'esprit des Africains, ce terme désigne les nations blanches>> (Diop, *op. cit.*, p. 61).

Prenons la peine de citer, à l'instar du Professeur Diop aidé du *Dictionnaire de la langue égyptienne*, les noms, tous à référentiel nègre, de ces divinités:

- <<1) *km-wr*: le grand noir; surnom d'Osiris d'Athribis [*Wörterbuch*, *op. cit.*, p. 124];
- 2) *kmj*: le noir, le nègre, titre d'Osiris [*Wörterbuch*, *op. cit.*, p. 125];
- 3) *kmt*: déesse, la noire [*Wörterbuch*, *op. cit.*, p. 123];
- 4) *km*: noir, appliqué à Hathor, Apis, Min, Thot [*Wörterbuch*, *idem*];
- 5) *set kemet*: la femme noire, Isis [*Wörterbuch*, p. 492].

Remarque très importante ici: *set-km* = épouse noire en walaf, d'après Anta Diop.>>

Des divinités noires sur une liste blanchie par le reflet d'une histoire travestie par les scientifiques modernes! Evident que la démonstration de la « négrité » de l'Egyptien ne nous paraît nullement affaire de rêveries ni d'ingénieuses spéculations scientistes sans appui dans le réel, le vécu du peuple consigné, par ce peuple même, dans les monuments et documents qu'il a daigné laisser à la postérité, je me reporterai encore une fois à Amélineau, homme de terrain, pour confirmer les résultats de Diop et de Sossou Nsougan.

Des dieux égyptiens, certains sont représentés <<avec un corps noir>>, signe que l’Égypte a été peuplée <<tout d’abord par une race noire>>, ainsi savamment nous instruit Amélineau (vol. 1, p. 171). Et ce ne sont guère <<des dieux médiocres en puissance>>, péremptoirement nous rassure-t-il, <<mais des grands dieux comme Amon et Osiris>>, sereinement confirme-t-il. Faisant, par esprit de scientificité, abstraction des coloris ou peintures coutumières et des tresses auxquels il s’était référé et qui, pour lui, ne constituent nullement des preuves solides de la « négrité » des habitants originaires de la Vallée, notre savant ajoute avec conviction: <<mais tout autre est le rôle de la coloration de la peau>>. Et il poursuit : <<On en trouve des exemples sur les colonnes et dans les salles voûtées du temple de Sêti I° à Abydos.>>, ce qui signifie bien que Sêti I° est noir.

Témoignage d’une précision inédite d’homme de terrain, Amélineau révèle sa secrète expérience :<< De plus, pendant que je copiais les montants intérieurs des portes qui mènent de la première salle hypostyle à la seconde dans le même temple, j’ai pu observer que toutes les fois que l’artiste chargé de cette partie de la décoration avait eu à représenter l’image de la déesse Isis ou d’une déesse quelconque servant de déterminatif à la déesse Isis, il avait employé [tout naturellement, instinctivement, spontanément et mécaniquement] non le type blanc, mais le type milieu entre le type nègre et le type blanc, celui des Nubiens à peau foncée. J’avais été tellement frappé de ce fait répété souvent et tout à fait en contradiction avec le type ordinaire de la déesse Isis dans le temple d’Abydos [...] que j’en étais venu me demander, dès l’année 1896, s’il n’y avait pas en Égypte une tradition affirmant que la déesse Isis était de race noire. Cette tradition existe bien et je l’ai trouvée exprimée dans le temple de Dendérah.>> (p. 172)

Il ne me semble pas convenable d’en finir ici avec cette preuve. Beaucoup d’autres précisions d’importance capitale sur ces représentations du panthéon égyptien pullulent dans ces passages. Ainsi, <<il est dit, en effet, dans les inscriptions de ce temple, nous raconte Amélineau, que la déesse Isis y naquit sous la forme d’une femme noire et rouge>>. Une tradition à psychanalyser peut-être, mais je laisse cette tâche au savant soin des experts égyptologues et à mes néophytes lecteurs. Car d’elle, il nous vient ce qui suit : <<La ville de Dendérah est célèbre, stable, depuis la naissance d’Isis, que Râ forma en déesse noire et rouge.>>. Le noir et le rouge <<en proportions égales>> nous dit Amélineau, <<une couleur chocolat plus ou moins clair qui est la coloration propre de la peau des Nubiens>>. Et, conclut Amélineau, <<si elle [Isis] n’était pas une négresse proprement dite, [elle] était cependant d’une race voisine, par la coloration, de celle des nègres, ainsi que les divinités qui lui ont été assimilées dès les plus anciens temps, par exemple Hathor, dont la naissance eut lieu au même endroit que celle d’Isis, au dire des prêtres qui décorèrent le temple de Dendérah.>>

Oui, on ne le dira jamais assez, l’Égypte était nègre d’autant plus que <<la déesse Isis n’est [d’ailleurs] pas le seul être divin auquel on a donné l’épithète de noire>>. L’épithète noir, <<Min>>, <<l’un des dieux les plus anciens de l’Égypte>>, <<Min>>, le <<dieu de Coptos>> l’eut aussi en partage. <<Min est l’un des dieux représentés le corps et la figure noirs.>> (p. 173).

D’autres observations abondent dans le même sens que celles d’Amélineau, tout aussi provenant d’hommes de terrain tel Volney. Et c’est sur cette dernière observation, incontournable preuve une fois de plus, que je clôturerai cette partie de mon histoire.

Volney, cet homme de science de la trempe d’Amélineau va plus loin et plus directement que ce dernier, puisqu’après s’être prononcé sur les traits phénotypiques nègres et avoir retrouvé ses traits dans le Sphinx, il exhorte, non sans profonde indignation, ses contemporains, philosophes et hommes de science, à la méditation au sujet du travestissement macabrement infligé à l’histoire et à celui de l’avilissement de l’homme noir:

<<[...] en revenant à l’Égypte, rapporte-t-il, le fait qu’elle rend à l’histoire offre bien des réflexions à la philosophie. Quel sujet de méditation, de voir la barbarie et l’ignorance actuelle des Coptes issus de l’alliance du génie profond des Égyptiens et de l’esprit brillant des Grecs, de penser que cette race d’hommes noirs, aujourd’hui notre esclave et l’objet de notre mépris, est celle-là même à qui nous devons nos arts, nos sciences et jusqu’à l’usage de la parole, d’imaginer, enfin, que c’est au milieu des peuples qui se disent les plus amis de la liberté, de l’humanité, que l’on a sanctionné le plus barbare des esclavages et mis en problème si les hommes noirs ont une intelligence de l’espèce de celle des hommes blancs !>> (*Voyage en Syrie et en Égypte*, par M. C. F. Volney, Paris: 1787, Tome I, p. 74-77).

Par où l'on voit que la science occidentale des temps modernes a contribué, avec acharnement, à soutenir la longue tradition esclavagiste, à appauvrir l'Afrique, à ternir l'image de son peuple, et, pour camoufler cette entreprise inhumaine et ignoble sous le paravent de mission humanisatrice et civilisatrice, à propager des théories qui, peut-être, perpétueront encore longtemps l'entreprise entamée dans le « psyche » (πσψχη) des peuples.

### L'ATLANTIDE : PURE LEGENDE ?

Remarquons que la plus grande des complications de l'histoire du peuplement de l'Egypte antique vient de la thèse selon laquelle la supériorité intellectuelle et spirituelle de l'Egypte antique aurait été l'oeuvre d'un peuple ancien très brillant, justement le peuple aryen, indo-européenne, de race caucasienne donc, qui serait venu des contrées de l'Asie pour donner l'impulsion de grandeur dans la Vallée du Nil, là où habitaient déjà des autochtones, primitifs, noirs : la problématique de l'Atlantide. J'ai délibérément omis de traiter ce sujet, et pour cause, vu que cela constituerait à elle seule toute une thèse. Tout de même, au cours de ma lecture de l'oeuvre récente de Christian Larré, j'ai pris soin de relever le complexe de problèmes qu'une telle thèse soulève à bien des égards. (On peut également consulter, à ce propos, Leo Frobenius surtout qui a pris soin de mettre en rapport la *Mythologie de l'Atlantide* --tel est d'ailleurs le titre de son ouvrage publié chez Payot, 1949)-- avec les peuples africains de la Côte Ouest Atlantique, notamment les Yorouba). Cependant, puisque je parle philosophie, je renvoie mes lecteurs au *Timée* et au *Critias* de Platon, respectivement aux (20 d - 26 b) et (108 b - 120 c), où l'histoire elle-même fut exposée par le vieux prêtre saïte, relatée à Socrate par Critias, sous la plume de Platon et à partir de l'expérience vivante, historique de Solon, le législateur grec, en Egypte. Platon y narre donc les entretiens de Solon avec le prêtre égyptien de Saïs. Je renvoie également à ces passages de l'ouvrage de Christian Larré (*L'héritage spirituel de l'ancienne Egypte, op. cit.*, p. 28-35, notamment de la page 29 à 32).

Que ce peuple ait réellement habité l'Egypte et ait été à l'origine de la science égyptienne, le prêtre saïte n'en parle guère. Tout ce qui y est dit, c'est que les Grecs auraient vaincu un grand peuple de conquérants qui dominait toute l'Europe et l'Asie (*Timée*, (21 d-22 d) -- pas l'Afrique -- et qui occupait l'océan atlantique. Mais qu'entre les Grecs et les Egyptiens, les derniers aient eu le dessus dans tous les domaines de l'esprit et de l'intelligence, c'est ce qui ressort des passages du *Timée* et du *Critias* suivants : 1) <<Ah ! Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants, et il n'y a point de vieillards en Grèce.>> [...] <<Que veux-tu dire par là demande Solon. -- Vous êtes tous jeunes d'esprit, répondit le prêtre; car vous n'avez dans l'esprit aucune opinion ancienne fondée sur une vieille tradition, et aucune science blanchie par le temps; 2) <<Quant à la science, tu vois sans doute avec quel soin la loi s'en est occupée ici, dès le commencement, ainsi que de l'ordre du monde. Partant de cette étude des choses divines, elle a découvert tous les arts utiles à la vie humaine, jusqu'à la divination et à la médecine, qui veille à notre santé, et acquis toutes les connaissances qui s'y rattachent.>>, (*idem*, 23 e-25 a).

### UNE ORIGINE ASIATIQUE DE LA CIVILISATION EGYPTIENNE ?

<<Pour que la civilisation égyptienne puisse être d'origine asiatique ou d'une origine extérieure quelconque, il est indispensable que l'on puisse démontrer l'existence antérieure d'un berceau de civilisation hors d'Egypte. Or, on ne saurait trop insister sur le fait que cette condition élémentaire -- et indispensable -- n'a jamais été remplie.>> (*Nations nègres et cultures*, p. 156)

Ces remarques de Cheikh Anta Diop faites dans les années cinquante demeurent encore valables aujourd'hui car aucune preuve scientifique n'est jusqu'à l'heure actuelle venue les détruire. Des fouilles ont révélé -- encore une stratégie négroicide ? -- des traces d'humanité dans les contrées asiatiques, certes. Mais aucune n'a révélé de supériorité culturelle, intellectuelle et spirituelle plus grande que celle de l'Egypte sur le monde jusqu'à ce jour. Aucune n'a démontré scientifiquement que ces découvertes, avec les lieux communs de la supériorité telles que celles, culturelle, intellectuelle et spirituelle, attribués à l'Egypte antique datent d'une époque antérieure à la civilisation de l'Egypte antique. De même, aucune n'a encore, jusqu'à ce jour, témoigné sur de telles supériorités sur le peuple longtemps reconnu dépositaire des sciences et de leur mère commune, la philosophie : le peuple grec, si ce n'est l'Egypte. Preuve que dans tous les cas, le berceau de la civilisation et de ses éléments constructifs sont noirs, égyptienne.

Cheikh Anta Diop, dans tous ces ouvrages, notamment dans *Nations nègres et cultures*, s'est employé à démontrer, mathématiquement dira-t-on, que toute science qui établira la thèse d'une origine asiatique de la civilisation égyptienne ne sera qu'une pseudo-science. Elle se détruira sous les masses de contre-preuves avant même de se constituer comme science.

### LA POSITION OFFICIELLE OCCIDENTALE

Il serait intéressant, en fermant cette page historique, de montrer l'absurdité et la gravité de la position officielle occidentale, celle des « maîtres académiques » sur la question de l'histoire africaine et de celle de l'Égypte antique en particulier dans ses rapports avec la Grèce antique et l'Occident en général, notamment dans le domaine de la formation scolaire; d'étayer les données qui en résulteront par des références dûment datées. Mais cette entreprise requiert, je le crois, une investigation toute particulière, vu que le dominateur, pour accomplir efficacement son programme, a usé d'approches que l'on qualifie souvent de diplomatiques, en vue de mieux camoufler ses intentions profondes d'impérialiste et de colonisateur. Bref, c'est en vain que l'on cherchera des documents transparents trahissant une telle position.

Il est clair cependant que la « négrité » de l'Égypte antique n'est plus aujourd'hui à discuter que chez ceux, scientifiques académiciens, qui, comme le soutient Roger Godel, éprouvent une «<peine>> tripale à procéder à la nécessaire catharsis qui provoquera en eux la transmutation des «<habitudes mentales>> a-scientifiques longtemps «<inculquées et entretenues>> dans leur cerveau soit «<par l'éducation>>, et j'ajoute, soit par pseudo-supériorité, soit tout court, par un racisme viscéral. Amélineau l'a stigmatisé, l'Occident «<n'est pas habitué à doter la race nègre ou les races voisines de trop d'intelligence, d'assez d'intelligence même pour avoir pu faire les premières découvertes nécessaires à la civilisation>>».

La thèse « an-anémique » -- mot dérivé de « anima » = âme et du privatif an = l' « a » privatif et le « n » consonne de liaison – cette thèse de Montesquieu dans sa tentative de justification de l'esclavage des noirs : «<On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.>> (*De l'Esprit des Lois*, Paris : Garnier-Flammarion, 1979, Tome I, Livre XV, Chap. p. 393), cette thèse donc est, si l'on veut, le point archimédien de la tâche accomplie par l'Occident. Car si l'homme noir n'est pas animé, doté du siège des principes ou facultés humaines, ici, intellectuelles et spirituelles, il n'est donc en rien l'égal de l'homme blanc. Et l'on sait que les thèses et théories anthropologiques pseudo-scientifiques supportant le grand ouvrage de l'ignoble et inhumaine machine esclavagiste, telles celles de Buffon, Cuvier et Gobineau etc., « race noire = race dégradée et brute » ont fait grand et long feu dans cette histoire. Oui, en ces périodes de l'histoire même, pour ne pas parler de celles de l'Égypte et de l'Éthiopie antique, où l'Afrique comptait encore des savants de renommée internationale en Europe même, en la personne de Ahmed Baba le Tombouctien (XVI<sup>e</sup> siècle), Amo le philosophe Ashanti (XVIII<sup>e</sup> siècle), et Edward W. Blyden (XIX<sup>e</sup> siècle), pour ne citer que ceux-ci. Sur ce point, l'ouvrage du Camerounais Jean-Marc Ela en l'honneur à Anta Diop intitulé *Cheikh Anta Diop ou l'honneur de penser* (Paris, l'Harmattan, 1989, p. 32 et ss) est profondément édifiant.

Sur le plan éducatif, scolaire et académique, un long chemin est à parcourir tant du côté des « maîtres académiques que de celui des disciples noirs et blancs confondus. Le temps n'est plus aux cachotteries déguisées sous forme de respect des sensibilités, je le crois. Comme le rend si bien Cheikh Anta Diop, «<on ne rend pas service à un peuple, en lui masquant, par des expressions généreuses, mais sans contenu réel, ou applicable, les étapes inévitables de son développement, les obstacles qui entravent son évolution et menacent sa sécurité, sa survie même et contre lesquels il sera forcé, un jour de lutter.>> (*Antériorité des civilisations nègres. Mythes ou réalité ?* (p. 281). A se rappeler et à rapprocher de la pensée de Diop, celle de Marcus Mosiah Garvey qui sonne : «<A people without the knowledge of his origin, history and culture, is like a tree without root>> («<Un peuple qui ne connaît pas son origine, son histoire et sa culture est comparable à un arbre sans racine.>>»)

Que signifie ces pensées pour nous Africains ? Que nous familiariser avec le cours de notre propre origine, culture et histoire constitue le point d'amorce de notre évolution. Avoir et constamment appliquer l'esprit de recherche scientifique sur notre origine et la culture qui nous est transmise par les ancêtres. Afin de débusquer toutes les pseudo-histoires et faux portraits longtemps créés et entretenus par les systèmes scolaires et de mieux nous orienter. Inclure dans les programmes scolaires, les nôtres au moins en Afrique, l'étude de l'histoire et de la pensée africaine des origines en passant par le Moyen-âge et la Renaissance jusqu'aux temps

modernes et contemporains, avec, ceci pour élever et rassurer les consciences contre l'aliénation endurée des siècles durant et qui empêche le Nègre de se considérer capable de reposer les bases de son progrès sur tous les plans de son existence. L'histoire de nos ancêtres KMT (KMT ou Kamites et Kushites), donc l'histoire de l'Égypte antique et de l'Éthiopie aidera à atteindre les résultats escomptés, du moins sur le plan psychologique ou mental.

A ce propos, les paroles de Ziggy David Marley, le fils du prophète rasta Bernhane Selassie Robert Nesta Marley, couramment Bob Marley, demeurent très instructives : <<In school when we were taught of the slave trade, we did not hear of the glory of the kings and the Kebra Nagast. We heard 'his story.' We did not hear of African glory, black my story, the truth as revealed in the Kebra Nagast.>>. Je traduis : <<A l'école lorsqu'on nous instruisait sur la traite esclavagiste, nous n'avons rien entendu de la gloire des rois [des Éthiopiens et des Égyptiens, il s'agit] et du Kebra Nagast [« Chronique des Rois » et « Fetah Nagast » la « Gloire des Rois »]. Nous avons entendu 'son histoire'. Nous n'avons rien entendu de la gloire africaine, noire est mon histoire, la vérité telle qu'elle est révélée dans le Kebra Nagast ». Ces paroles sont extraites de son introduction à la version du Kebra Negast de Gerald Hausman intitulée *The Kebra Nagast: The Lost Bible of Rastafarian Wisdom and the Faith from Ethiopia and Jamaica*, introduction by Ziggy Marley, Jamaica: St Martin Press, 1997 (Le Kebra Nagast : *La Bible perdue de la sagesse rastafarienne et de la foi de l'Éthiopie et de la Jamaïque*. A noter que l'original de la traduction anglaise de ce Livre Sacrée ayant des rapports avec l'Ancien Testament fut préfacé, le 23 juillet 1961, par Le Negus d'Éthiopie, Haile Selassie. Cet original est de Sir Wallis Budge, dont nous ne disposons pour l'instant qu'un extrait de source inconnue intitulé: "The Solomonic Line: The Queen of Sheba and Her Only Son Menelik", pp. 30 ss. La plupart des paroles du Reggae des racines, la Musique des Rois (rex, regis, regis, en latin), provient de cet ouvrage.

Rappelons-nous bien les recommandations pédagogiques que donnait Platon aux Grecs de son temps, <<Nous devons donc déclarer que [nos] enfants devaient apprendre autant sur ces matières [mathématiques, astronomie] que l'innombrable foule des enfants en Égypte le faisaient ensemble avec leurs études de lettres>>. (Luc Brisson attire l'attention sur l'importance de la pédagogie kemet chez Platon dans son article intitulé: L'Égypte de Platon, dans: *Les études philosophiques*, (avril-septembre, 1987, Paris: Presses Universitaires de France, p. 165. Voir *Les Lois*, VII, 819 a-c.). Replacées dans le contexte des problèmes de l'Afrique moderne, ces recommandations de Platon dénuées de toute arrière-pensée raciste et racialisante -- les classiques grecs n'étaient guère racistes sur ce point -- recommandations indiquant la supériorité égyptienne reconnue par les Grecs, rappelée à Solon (grec) par le prêtre saïte (égyptien), ces recommandations doivent donc constituer pour nous une source intarissable d'inspiration historique et plus particulièrement pédagogique. Sans entrer dans des détails techniques, je dirai qu'elles nous exhortent à perpétuer la tradition de nos ancêtres lointains et s'adressent notamment aux autorités en matière d'éducation.

Nous avons donc beaucoup à prendre et à apprendre de notre passé lointain, plus que nous ne le pensons à notre période de développement technique et technocratique. On oublie qu'en matière de techniques, d'arts et de science même ces ancêtres que j'honore ici furent des maîtres incontestables. Cherchons donc assidûment avec nos ancêtres lointains afin de relever les nombreux défis que nous posent les problèmes de notre développement. En ce qui concerne notre incapacité à démarrer, nos responsabilités sont tout aussi énormes, tout aussi titanesques que celles de nos «maîtres de vérités».

## **LA RESPONSABILITE DES AFRICAINS DANS L'ESCLAVAGE**

Tout comme une seule personne ne peut bâtir jamais une ville ou un pays, et encore moins en faire l'histoire, comme pourraient le dire nos ancêtres, l'histoire de l'esclavage et de la colonisation ne sauraient être imputée à l'Occident seul. De fait, cette histoire qui a fait l'objet de recherche de nos frères et soeurs de race, nous a laissés aussi des témoignages sur la responsabilité de nos grands-parents dans certains des détails du processus de l'esclavage et de la traite négrière comme aussi, plus proche de nous, dans le processus de la colonisation et de la néo-colonisation. Cela se passe de preuves.

La mainmise des négriers sur les pays qui ont connu l'esclavage n'a pas été seulement l'effet de la force des armes. Dans le royaume du Bénin (Nigeria, Dahomey, Ghana et Togo), au Sénégal, en Guinée, en Ouganda et en Angola, bref dans toutes ces contrées qui ont connu les premiers débarquements des négriers et qui ont été les tout premiers berceaux de l'ignoble commerce, des rois ou des chefs de village, des pères de famille ont prêté main forte aux négociants négrophobes. Pour des pacotilles, ils ont rendu et vendu leur propre progéniture. L'homme pour le miroir, l'homme pour une bouteille d'eau de feu ou de vie, l'homme

pour un tas de ferraille ou fusil, l'homme pour un costume, l'homme pour une boîte de cigare. Et on amenait leurs enfants par milliers. Où se trouvait leur conscience de chefs et de rois ou de pères de famille ? A peine pourra-t-on s'imaginer qu'ils en avaient. Il ne s'agit pas, comme de coutume surtout en Afrique, d'enfants, de jeunes filles et garçons, à confier à une autorité parentale, un parent, afin qu'il puisse recevoir auprès de lui une éducation, une formation quelconque.

Des témoignages de négriers sont pléthores, qui célèbrent cette ignominie des africains, et certains des descendants actuels des anciens esclaves nous renseignent sur les circonstances de leur déportation. Raison pour laquelle aussi ces derniers portent des fois leur haine contre leurs frères et soeurs africains. Lire par exemple 1) William Cohen, Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880, Paris, Gallimard, 1980; 2) VISSIERE, Isabelle et Jean-Louis, *La traite des Noirs au siècle des Lumières* (Témoignages de négriers), Publié avec le Concours du Centre National des Lettres, Editions A. M. Métailié, 1982, 3) *L'Europe, la mer et les colonies, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>*, de Patrick Villiers et Jean-Pierre Duteil, Paris, Hachette 1997; 4) Gabriel Entiope, *Nègres, danses et résistance. La Caraïbe du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle etc.* D'ailleurs, cette responsabilité qui n'est des moindres est l'une des causes des controverses et débats houleux parmi les défenseurs de dédommagement pour le crime contre l'humanité que constitue, à tout égard, l'esclavage.

Dans toute cette histoire cependant, où le mal doit être considéré comme déjà consommé, la plus grande responsabilité des Africains eu égard à leur destin, à leur redressement, l'attention doit être plus portée sur le présent et l'avenir que sur le passé, et cette tâche de redressement du passé sombre incombe à tous les Africains d'Afrique et de la Diaspora, et ceci, à tous les niveaux. Elle est donc à leur entière charge, qu'ils soient de « la plèbe », qu'ils soient cadres ou dirigeants politiques. A notre humble avis, ces deux derniers sont plus concernés que les premiers, puisque, de toute manière, même s'il n'est pas exclu que le plébéen puisse représenter, dans une certaine mesure, un handicap à la fonction du cadre et du dirigeant politique, ce sont ces derniers qui sont à la pointe de toute l'organisation de nos sociétés et des rapports de nos sociétés avec le monde extérieur, tous secteurs confondus. Les secteurs les plus importants sur lesquels nous voulons attirer l'attention sont ceux 1) de l'éducation scolaire, de la formation académique, de toutes les instances de recherches scientifiques et de l'enseignement, bref de l'éducation tout court, et 2) le secteur de la gestion de la chose politique et économique interne et externe, bref de la politique intérieure et extérieure, et, sur ce dernier plan, des relations internationales.

## **RESPONSABILITE SCIENTIFIQUE ET POLITIQUE DES INTELLECTUELS**

Avant même d'aborder le point concernant la responsabilité des dirigeants, il convient, et ceci est très important, de parler des chercheurs et savants africains, entendu que de nos jours, la gouverne de la chose politique et économique revient tout d'abord aux savants de tout bord et aux technocrates, même s'il n'est pas exclu que des dirigeants complètement ignares dans ce domaine – et de cette catégorie de dirigeants, Dieu seul sait que l'Afrique en regorge de partout – puissent avoir quelque miraculeux don de sagesse paysanne ou prolétarienne qui le mette de gré (par élection sans contrainte ou violence) ou de force au-dessus de ceux qui sont plus habilités à la fonction.

A priori, à moins d'être complètement étourdi ou victime d'une de ces torpeurs qui inhibent tout le processus de l'observation et de la réflexion, le processus rudimentaire de toute connaissance, on peut se rendre facilement compte que la racine de tous nos problèmes est à voir ou à chercher dans le manque total d'une authentique conscience patriotique chez la plupart d'entre nous. Par conscience patriotique de l'intellectuel, nous entendons ici, toute démagogie mise à part, non pas le sentiment insensé et déraisonnable d'un nationalisme aveugle et brut, mais plutôt la recherche et la promotion, contre toute autorité intérieure et extérieure, de ce qui, objectivement sur le plan scientifique, garantira pour toujours l'intégrité morale des générations futures contre toute tentative de corruption, d'impérialisme intellectuel. Ce qui nous vient immédiatement à l'esprit, n'est rien d'autre que ce *corpus* d'idées que l'on nous transmettait, dès les tous premiers âges de l'éducation scolaire, sous le vocable d'éducation civique.

On peut facilement remarquer que l'éducation civique s'arrête malheureusement au seuil des collèges et des lycées, alors qu'ils devraient se poursuivre jusqu'à l'Université, jusque dans les laboratoires de recherches scientifiques, dans les bureaux des formateurs et des professeurs. Elle doit être en permanence nourrie à sa source par de constantes réflexions d'ordre moral. Nous sommes résolument de l'avis que le chercheur doit accompagner son activité par une incessante activité auto-éducative ou -formative inébranlable,



une activité d'ordre moral dont le dessein sera de le prémunir contre les vertiges de la vénalité et de la personnalisation des résultats de sa fonction. Cela veut dire qu'il lui faut lutter pour acquérir les vertus du désintéressement ou du détachement, de l'impersonnalité, lutter pour conquérir le goût du gain facile, la peur de perdre ses intérêts personnels aussi légitimes qu'ils soient. C'est l'idée des incontournables pré-conditions d'un engagement authentique de l'intellectuel contre tout ce qui mine à la base le redressement intellectuel et économique-politique de l'Afrique. Si le matérialisme est sans conteste le gage de tout progrès économique et politique concret, non seulement il en peut très souvent rogner les ailes, mais il est aussi et surtout le handicap majeur pour tout enrichissement ou évolution culturelle et intellectuelle.

On peut facilement remarquer cette tendance, très décevante à plus d'un titre, chez l'intellectuel africain, qui consiste, lorsqu'il a l'heureux sort de se trouver une position, soit en Afrique soit en Europe, à se laisser, non par naïveté, mais par pur intérêt égoïste à sauvegarder ses acquis avec le système académique ou politique, à se laisser donc conquérir par les pourvoyeurs de ses acquis, à se faire victime d'un asservissement intellectuel, au point de ronger ou de perdre complètement son autonomie intellectuelle. C'est dire que la pauvreté, la pénurie des fonctions, des positions de chercheurs et/ou d'enseignants, voire le manque de fonds de recherche et la dureté des sélections des candidats bénéficiaires, tout ceci constitue souvent, ensemble avec la corruption intellectuelle et politique, l'un des obstacles les plus redoutables d'un vrai progrès intellectuel et politique, l'une des voies les plus sûres qui mènent à la mise sous tutelle, à l'auto-asservissement volontaire de l'intellectuel dans le monde d'aujourd'hui. C'est pour cette raison que nous préconisons, afin d'endiguer les inconvénients de la mollesse de caractère de l'intellectuel africain, constamment sujette à la tutelle intellectuelle et politique des maîtres, à part l'éducation morale et civique, l'auto-éducation morale de l'intellectuel. Il se peut que cette voie de résolution des problèmes soit, pour certains, utopiques ou, si elle ne l'est, dépourvu de sens, mais c'est là encore le signe le plus patent de leur égarement.

Fait souvent suite à ce complexe de problèmes de personnalité de l'intellectuel africain, le phénomène, chez lui, insidieux et très courant du désespoir ou de l'afro-pessimisme. En effet, à voir les choses de près, l'intellectuel africain authentique fournit d'énormes efforts, dans sa voie, lors de ses débats, pour amener dirigeants, collègues et proches domestiques, à prendre conscience de la nécessité de certaines démarches globales ou spécifiques à accomplir sur tous les plans en vue du redressement intellectuel, économique et politique du continent. Mais, souvent, il se laisse aussi facilement abattre au désespoir par le cours des événements, surtout politiques, que son engouement ne l'a engagé. De là s'ensuit de sa part un revirement de position, une volte-face à la cause pour laquelle il s'était engagé. C'est alors que les discours afro-pessimistes commencent à peupler ses débats. Certains vont jusqu'à professer l'annexion totale de leur propre continent par l'Occident-maître. A notre humble avis, ce désengagement total vis-à-vis du sort de l'Afrique manifeste et vaut la force de leur personnalité intellectuelle. Tels ils sont en ce qui concerne l'Afrique, tels ils sont en ce qui concerne leur engagement et démarche intellectuelle en général. Face à cette catégorie d'intellectuels la simple interrogation suivante s'impose : peut-on jamais légitimement nier sa mère, sinon ses parents ?

Rappelons ici, avec Edem Kodjo, l'ex-président de l'OUA (Organisation de l'Unité Africaine), que le noble et louable combat, de Cheikh Anta Diop, ne fut guère des plus faciles. Oui, Cheikh Anta Diop <<a dû penser à contre-courant>> (Edem Kodjo, Cheikh Anta Diop ou la pensée à contre-courant, dans *le monde diplomatique*, mars 1986), non pas pour ses propres intérêts égoïstes, mais plutôt pour la dignité de toute la race noire, de toute l'Afrique. Un sacrifice énorme a-t-il consenti pour ce qu'il pensait être la plus noble cause pour l'Afrique aliénée. Un dévouement total à cette cause, au point de perdre l'estime et l'honneur qui lui revient auprès de ses maîtres sorbonnais, et, comble de l'ironie du sort, auprès de ses propres compatriotes : Cheikh Anta Diop s'est vu rejeté hors du laboratoire et du conservatoire des savoirs de son pays, l'Université de Dakar; il n'a jamais pu, par ce canal, transmettre directement ses connaissances aux jeunes esprits, aux enfants, de son pays. Cependant, sa notoriété intellectuelle n'en est pas ternie. L'Afrique et tous les africains consciencieux et concernés, comme cela se doit, par le destin de l'Afrique, en ont hérité tous les bienfaits et tous les honneurs.

C'est grâce à la défense de la dignité africaine par des africains « at home and abroad » qu'aujourd'hui, nous pouvons, si nous le désirons, marcher tête haute, fiers et dignes d'être africains. Il faut être très idéaliste pour le faire ! Il faut être convaincu que les valeurs matérialistes et les prestiges sociaux sont bien loin d'être les seules qui puissent mener au succès, mériter honneur et gloire ! En aucun cas, la voie du gain facile, du matérialisme « chimiquement pur » et des piètres prestiges sociaux ne doivent être nos objectifs en ces temps de crises de tout genre. <<Entre l'Université et un certain monde de la recherche et le Sénégalais

flamboyant, constate encore Edem Kodjo, le combat fut dur ... et long, jalonné de contributions toujours essentielles (...). Le corps à corps dura longtemps, jusqu'à ce colloque du Caire de 1974 sur le « peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique » organisé par l'UNESCO. Diop et son disciple, M. Théophile Obenga, y brillèrent de mille feux. La victoire morale du savant sénégalais fut incontestable, même si on préférera user de subterfuges et d'euphémismes. Mis à part un participant, nous dit le rapport final, personne ne refusa globalement ses thèses (...). L'Égypte était africaine [c'est-à-dire noire] dans son écriture, dans sa culture et dans sa manière de penser.>>

Un peuple en position de faiblesse sur tous les plans car dépourvu, dit-on, de tous les attributs essentiels de l'humanité, ne peut s'élever qu'en démontrant qu'il est bien en possession de ces puissances ou facultés qui font l'homme un être de dignité au-dessus du reste de la création. Or, les puissances en question ne sont nullement celles du corps mais plutôt celles de l'esprit. Africain, à toi seul incombe la démonstration de ton humanité et de ta dignité !

## RESPONSABILITE DES POLITIQUES

Il est très important, lorsque l'on aborde le problème de la responsabilité des politiques dans le sous-développement de l'Afrique d'ouvrir autant de volets que la société comporte de couches. Mais, il est vrai que cela requiert non seulement une vue d'ensemble à la fois très générale et spécifique mais aussi, et c'est notre cas présentement, du temps. C'est pour cette raison que nous nous sentons quelque peu obligés ici d'approcher le problème sur deux volets distincts, certains que ce que nous dirons dans ces deux volets, seront tout aussi valables pour les autres. Le premier volet concerne les politiques en matière de l'encouragement de la recherche scientifique et de la liberté scientifique du chercheur. Quant au second volet, dont une partie touche à la liberté même de tous les citoyens, scientifiques y compris, il concerne la politique, tant interne qu'externe, des praticiens.

### a) la liberté scientifique

<<L'Etat africain, dit Jean-Marc Ela, doit protéger les hommes de valeur, leur permettre de vivre dans la dignité et de travailler en toute sécurité, dans la mesure où la vie de l'intelligence ne peut s'épanouir et se développer que dans un climat de liberté. Il ne peut être question aujourd'hui de condamner les esprits inventifs à noyer la conscience de leur malheur sur les stades de football.>> (Jean-Marc Ela, *Cheikh Anta Diop, ou l'honneur de penser*, Paris, Harmattan, 1989, p. 122). On pourrait aussi ajouter : sur les pelouses de folklore. Ce serait les pousser à la stupidité, à l'idiotie, sinon tout simplement, à l'étourderie. C'est, bref, les déchoir de leur rôle d'éclaireurs.

Et Cheikh Anta Diop, avant J.-M Ela, de sommer les Africains dans les pages de *Nations nègres et cultures* (1954) : <<Il faudra que l'Afrique assimile la pensée scientifique moderne le plus rapidement possible, on doit même attendre davantage d'elle : combler le retard qu'elle a accumulé dans ce domaine depuis quelques siècles, il lui faut entrer sur la scène de l'émulation internationale et contribuer à faire avancer les sciences exactes dans toutes les branches par l'apport de ses propres fils>> (p.17). Et nous ajouterons ici « toutes les sciences », afin d'éviter toute méprise sur la pensée de Diop, méprise qui conduirait à penser que l'avenir de l'Afrique dépend uniquement des sciences exactes et de la technique. Cette extension est d'autant plus indispensable que l'histoire africaine et l'anthropologie physique ou philosophique, domaines de prédilection du Maître Diop, ne sont nullement des sciences exactes.

Or, que constate-t-on en Afrique, surtout chez les dirigeants des après-indépendances ? ce que, dans les termes de Jean-Marc Ela, on appelle l'« anti-intellectualisme larvé » ou l'« anti-intellectualisme d'auto-défense ». Attitude qui consiste, puisque l'on se sait seulement d'une sagesse paysanne ou prolétarienne, comme nous l'avons déjà montré plus haut, à discriminer l'intellectuel, à le rejeter carrément, voire, puisqu'il souffle aussi un vent de paranoïa constante malgré la possession, par les responsables politiques, de tous les pouvoirs, y compris les armes, à les éliminer systématiquement. D'où ce que l'on appelle, la fuite des cerveaux, la perte des esprits éclairés, du moins, les plus éclairés. Tout cela est, le moins à dire, décevant pour le continent. Et c'est de cette façon-là que l'on bloque l'essor scientifique de nos peuples, c'est ainsi que l'on perpétue leur misère et leur pauvreté, c'est ainsi qu'on prédispose l'Afrique à d'autres fléaux peut-être plus désastreux.

En mettant le doigt sur ce point capital, nous n'oublions pas que, d'un autre côté, les dirigeants, submergés qu'ils sont aussi par le lot de problèmes à résoudre -- difficultés qu'ils ont à affronter d'autant plus qu'ils manquent de ressources sur le plan de la technique gouvernementale, désarmés qu'ils sont dans les rangs des technocrates -- ces dirigeants font souvent la cible de certains intellectuels avides de pouvoir personnel. Cependant, il est à remarquer qu'en aucun cas, on ne saurait réduire la vie militante du chercheur à des querelles anodines avec les pouvoirs politiques. En outre, puisque d'un côté ou de l'autre, l'amour-propre siège souvent en maître absolu, il convient d'observer, le plus scrupuleusement possible, les rudiments de l'ouverture au dialogue sans contrainte. Il convient de s'attacher sérieusement à cultiver et à développer une forte et solide tradition de critique constructive. Telles sont à notre avis, les bases de toute collaboration entre intellectuels et praticiens politiques, plus responsables qu'ils demeurent tous, au plus haut niveau, du destin de notre continent.

Les responsables politiques de nos pays doivent promouvoir la recherche scientifique. Ils doivent, comme le dit si bien J.-M. Ela, reconnaître aux unités académiques et universitaires leur fonction de <<haut lieu de production [et de conservation] du savoir et de la culture>> dont les effets sont inexorablement prévisibles dans les petites ou grandes transformations socio-politiques. (*op cit.*, p. 104). Ils doivent donc investir davantage dans la recherche scientifique, encourager les savants et les chercheurs à aller de l'avant, plutôt que de se vautrer corps et âme dans la fange du matérialisme chimiquement pur et viral et dans la boue de la luxure aux sombres éclats. Ce n'est qu'à ce noble prix que tous nos plans de redressement pourront porter les nobles fruits escomptés. A-t-on jamais vu un mauvais arbre porter de bons fruits ? On reconnaît l'arbre, dit-on, à ces fruits. Il convient donc d'éviter d'aller tout simplement siéger, par exemple, dans les assemblées de la francophonie telle une horde, ordonnée qu'elle soit, de moutons de panurge, puisque la recherche scientifique est l'une des préoccupations fondamentales du pays, la France, qui en a non seulement la direction principale mais qui en possède aussi le droit d'initiateur.

#### **b) la liberté des citoyens**

Un fait très étonnant qui ne laisse de surprendre aucun penseur africain concerné par le sort politique et économique de l'Afrique, fait qui, de nos jours où l'on crie partout droits et libertés, à dire, maturité politique : les dirigeants africains se réclament souvent, en le recevant, la plupart du temps des intellectuels qui ont mené des recherches sur les systèmes traditionnels africains, de l'art de gouverner démocratiquement, tout comme leurs prédécesseurs traditionnels. C'est dire que l'Afrique a un long passé démocratique derrière elle. Or, s'il en est ainsi, il est à se demander pourquoi tout ce matraquage systématique des populations que l'on réduit ainsi au mutisme, au silence, faisant de la paix et de la sécurité des citoyens, une question de peur dans le calme et le silence ? Et s'il en est véritablement ainsi, il est à se demander pourquoi ils accordent autant de crédibilité aux thèses de certains dirigeants occidentaux qui se prennent pour leurs raisonneurs dans l'art et la technique de gouvernement, des thèses selon lesquelles l'Afrique et les Africains ne sont guère murs pour la démocratie ? Des thèses qui les incitent à plus de dictature.

De deux choses l'une : soit l'on gouverne démocratiquement selon la très vieille tradition reconnue à l'Afrique, et 1) la question de la maturité politique des citoyens, donc leur capacité à gérer les espaces de libertés civiles et politiques qui leur reviennent de droit, cette question ne se pose nullement; 2) l'effort à consentir pour la garantie des libertés ne sera plus ni lourde croix ni calvaire; soit il y a une rupture avec la longue tradition africaine dite démocratique, et 1) il faut donc admettre que l'on sort complètement du cadre de l'art et de la technique de toute gouvernance démocratique authentique, 2) alors, il faut se plier aux exigences du droit aujourd'hui bon gré mal gré international, un droit pas moins démocratique ni qui s'en réclame le moins, et finalement 3) se plier, à juste titre, à ces exigences du droit international et démocratique, en en assumant les mesures punitives telles la coupure des aides et la pression à abandonner les responsabilités étatiques.

Là où nous mène tout ce développement, c'est à la reconnaissance et à l'affirmation de la reconnaissance que nous sommes loin d'être cohérent avec nous-mêmes en ce qui touche à notre gestion de la chose politique et économique. Nous nous empêtrons dans un tissu complexe et noueux de paradoxes, de contradictions non résolubles, sur le plan théorique ou de la simple réflexion de bon sens, rien qu'à ce niveau déjà. Et la conclusion immédiate, également de bon sens, qui s'ensuit : nous sommes incapables de nous gouverner, des handicapés politiques, incapables sommes-nous donc de prendre en charge notre propre destinée politique.

Comble du malheur, puisque politique et économie vont souvent de pair, et plus grave encore, puisque les dirigeants africains assujettissent même l'économie privée à leur suprême pouvoir, ce qui prive macabrement les citoyens du seul espace privé dont ils peuvent disposer à leur gré et faire fructifier leurs entreprises diverses, les citoyens entreprenants et pleins d'ambitions raisonnables, vivent constamment dans la consternation et dans la peur.

D'aucuns réduisent entièrement le destin de nos peuples à l'espérance de vie de tel chef d'Etat ou de tel autre, comme pour confirmer le sophisme démocratique des raisonneurs politiques occidentaux, en assumant la thèse apocalyptique, pas moins sophistiquée -- la pente abrupte -- selon laquelle nos pays subiront un mortel désastre au départ de ces chefs d'Etat. Or, penser ainsi, c'est justement considérer tous nos peuples immatures. Au fait, est-il exclu de les éduquer à prendre une relève aussi bienheureuse que l'art des rédempteurs dont la sagesse n'a pour toute dignité que la misère des peuples ? Ces chefs d'Etat ne gagneront-ils pas plutôt en honneur à les former dans leurs voies qu'à les maintenir dans cet état perpétuel d'ignorance et de manque de sagacité ? L'idée que nous voulons émettre ici est 1) que la misère du peuple, qui le pousse constamment à des révoltes, est justement l'indice le plus interpellant de l'indésirable gouverne de ses dirigeants, et 2) que la voie la plus sûre qui mène à la maturité politique est l'expérience concrète de la vie politiquement vécue. Si donc la démocratie est le régime qui sied le mieux à un peuple, ce pourquoi même les dirigeants les plus sanguinaires s'en targuent, et que de son expérience concrète l'on n'en saurait s'abstenir et prétendre en être préparé, prétendre y être formé, alors, il est d'une absolue nécessité de laisser le peuple en faire l'expérience concrète.

Voilà ce que l'on peut tirer de la vie politique de base de notre continent et les conclusions que l'on en peut tirer. Il est clair, à moins de certains miracles dont, sur le plan simplement humain, une catharsis et une sotériologie morale de nos dirigeants, que nous ne pouvons jamais sortir du profond marasme économique-politique dans lequel nos pays s'engluent comme dans les sables mouvants.

## RESPONSABILITE DES RELIGIEUX

« <<Princes and Princesses shall come out of Egypt, Ethiopia shall soon stretch out her hands unto God>>, <<Depuis l'Egypte, des grands viendront, l'Ethiopie tendra les mains vers le Seigneur>> (Psaumes 68, 32-33. Les traductions, on le remarque ne sont pas toujours les mêmes).

L'Egypte, l'Ethiopie, la Nubie toute entière, bref, l'Afrique, Terre de nos aïeux, est dite Terre des Dieux. La Bible en parle, et l'un des textes les plus émouvants de l'hermétisme, <<dernière manifestation de la connaissance égyptienne>> à l'époque alexandrine, (Chritian Larré, *L'héritage spirituel de l'ancienne Eygpte, op. cit.*, p. 238), nous le rappelle. Ce texte, attribué à Hermès Trismégiste, qui est un <<discours d'Hermès à Asclépios>> (*L'Héritage de l'ancienne Egypte, Idem.*) est, comme on le verra, d'une très grande mélancolie, d'une mélancolie nostalgique <<exprimant un monde finissant>> (*Ibidem.*) Il nous semble important, pour marquer du sceau de l'éternité la tragique fin de cette civilisation des plus riches sur tous les plans, et pour aborder succinctement le thème de la responsabilité des religieux, d'en reprendre à notre compte les lignes, même s'il est très long.

<<Ignore-tu, ô Asclépios, que l'Egypte est l'image du ciel, ou plutôt, qu'elle est la projection ici-bas de toute l'ordonnance des choses célestes ? S'il faut dire la vérité, notre terre est le temple du monde. Cependant, comme les sages doivent tout prévoir, il est une chose qu'il faut que vous sachiez: un temps viendra où il semblera que les Egyptiens ont en vain observé le culte des dieux avec tant de piété, et que toutes leurs saintes invocations ont été stériles et inexaucées. La Divinité quittera la terre et remontera au ciel, abandonnant l'Egypte, son antique séjour, et la laissant veuve de religion, privée de la présence des dieux. Des étrangers remplissant le pays et la terre, non seulement on négligera les choses saintes, mais, ce qui est plus dur encore, la religion, la piété, le culte des dieux seront proscrits punis par les lois. Alors, cette terre sanctifiée par tant de chapelles et de temples sera couverte de tombeaux et de morts. Ô Egypte, Egypte! Il ne restera de ta religion que de vagues récits que la postérité ne croira plus, des mots gravés sur la pierre et racontant la piété. Le Scythe ou l'Indien, ou quelque autre voisin barbare habitera l'Egypte. Le Divin remontera au ciel, l'humanité abandonnée mourra tout entière, et l'Egypte sera déserte et veuve d'hommes et de dieux.

Je m'adresse à toi, fleuve très-saint, et je t'annonce l'avenir. Des flots de sang, souillant tes ondes divines, déborderont tes rivages, le nombre des morts surpassera celui des vivants, et s'il reste quelques habitants, Egyptiens seulement par la langue, ils seront étrangers par les moeurs. Tu pleures, ô Asclépios ! Il y aura des choses plus tristes encore. L'Egypte elle-même tombera dans l'apostasie, le pire des maux. Elle,

autrefois la terre sainte, aimée des dieux pour sa dévotion à leur culte; elle sera la perversion des saints, l'école de l'impiété, le modèle de toutes les violences. Alors, plein du dégoût des choses, l'homme n'aura plus pour le monde ni admiration ni amour. Il se détournera de cette oeuvre parfaite, la meilleure qui soit dans le présent comme dans le passé et l'avenir. Dans l'ennui et la fatigue des âmes, il n'y aura plus que dédain pour ce vaste univers, cette oeuvre immuable de Dieu, cette construction glorieuse et parfaite, ensemble multiple de formes et d'images, où la volonté de Dieu, prodigue de merveilles, a tout rassemblé dans un spectacle unique, dans une synthèse harmonieuse, digne à jamais de vénération, de louanges et d'amour. On préférera les ténèbres à la lumière, on trouvera la mort meilleure que la vie, personne ne regardera le ciel. L'homme religieux passera pour un fou, l'impie pour un sage, les furieux pour des braves, les plus mauvais pour les meilleurs.

L'âme et toutes les questions qui s'y rattachent -- elle est née mortelle, peut-elle espérer conquérir l'immortalité ? -- tout ce que je vous ai exposé ici, on ne fera qu'en rire, on n'y verra que vanité. Il y aura même, croyez-moi, danger de mort pour qui gardera la religion de l'intelligence. On établira des droits nouveaux, une loi nouvelle, pas une parole, pas une croyance, sainte, religieuse, digne du ciel et des choses célestes. Déplorable divorce entre les dieux et les hommes ! Il ne reste plus que les mauvais anges, ils se mêlent à la misérable humanité, leur main est sur elle, ils la poussent à toutes les audaces mauvaises, aux guerres, aux rapines, aux mensonges, à tout ce qui est contraire à la nature de l'âme. La terre n'aura plus d'équilibre, la mer ne sera plus navigable, le cours régulier des astres sera troublé dans le ciel. Toute voix divine sera condamnée au silence, les fruits de la terre se corrompent, elle cessera d'être féconde; l'air lui-même s'engourdira dans une lugubre torpeur. Telle est la vieillesse du monde, irrégion et désordre, confusion de toute règle et de tout bien...>> (Cité d'après Christian Larré, *L'héritage de l'ancienne Egypte*, p. 238-240)

Sans contredit, en ce qui concerne la communion de l'homme avec le Divin, l'Egypte, et toute la vallée du Nil, l'Ethiopie, bref la Nubie tout entière, fut, est et demeurera, une Terre des Dieux. Fort de la justesse de ce jugement que, jusqu'à nos jours, défende la vague toujours montante d'une bonne partie du peuple noir, Jamblique qui y séjourna pendant une vingtaine d'années, tout comme Pythagore, enjoignit << Suppose plutôt que la communion des dieux est échue d'abord aux Egyptiens, et que, pour cela, les dieux se réjouissent d'être invoqués selon les rites égyptiens.>> (Cité d'après Christian Larré, *op. cit.*, p. 241).

De la vigilance pour les religieux africains ! indistinctement ceux, traditionnels et ceux, occidentalisés ou, en général, xénophylisés. Car par la religion, le christianisme, l'esclavage, l'impérialisme et le colonialisme sanguinaire ont été légitimés. Les cultes traditionnels, des plus religieusement purs et sans effusion de sang jusque d'ailleurs à la pharmacopée traditionnelle en passant par la géomancie (astrologie) ont été bannis, proscrits au nom du monothéisme, ce monothéisme qui fut nôtre : Akhénaton.

A ce propos, il faut se rappeler la légitimation de l'«anthropocide» -- l'esclavage -- dès ses premiers ravages. Un texte très important, mettant aux prises esclavagistes, négriers et humanistes, défenseurs des droits et valeurs humaines. D'un côté donc, Christophe Colomb, Juan Ginès Sepulveda (1490-1573), etc. avec la spirituelle et infaillible caution et bénédiction des Papes dont les plus célèbres, Alexandre VI (1492), Pie III, Jules II (1503) Jules III (1550), le jésuite José de Acosta etc. De l'autre, la fameuse protectrice et purement amoureuse des Indiens, Isabelle et son mari Ferdinand, rois d'Espagne (union personnelle des couronnes de Castille et d'Aragon, 1474-1479), Bartolomé de Las Casas (1484-1566) etc. Première controverse sur la légitimité de l'esclavage et premier débat des droits de l'homme, d'où le titre de Jean Dumont, *La vraie controverse de Valladolid. Premier débat des droits de l'homme*, Paris, Criterion, 1995.

Le dénouement de ce long débat du XVI<sup>e</sup> siècle qui aurait duré de 1474 à 1622, un siècle et demi, porte haut l'étendard sanglant de l'humanocide la plus cruelle par la ratification de la position de Sepulveda contre Las Casas. Le *De procuranda indorum salute* du jésuite José de Acosta en livre la thèse fondamentale : << <<Celui qui voudrait suivre la méthode d'évangélisation des Apôtres, dans la plus grande partie de ce [barbare] monde indien, donnerait les preuves manifestes qu'il est un insensé. Il est nécessaire qu'aillent ensemble le soldat et le prêtre>>, afin que celui-ci ne soit pas tué>>. (p. 334)

<<On établira des droits nouveaux, une loi nouvelle, pas une parole, pas une croyance, sainte, religieuse, digne du ciel et des choses célestes, dit le texte d'Hermès Trismégistes. Déplorable divorce entre les dieux et les hommes>>. La religion, force conservatrice et protectrice des cultures africaines, peut se faire le tremplin d'une politique destructrice de nos valeurs fondamentales imposée du dehors ou de l'intérieur par le dehors. Heureux devons-nous être aujourd'hui avec les vagues des théologies de la libération. Les gardes-fous de nos traditions, contre les stratégies mensongères, les monstrueux subterfuges et perfidies de nos civilisateurs et évangélisateurs. Aux religieux concernés, non pas aveuglément par la sauvegarde de nos

valeurs traditionnelles et culturelles au point de défendre l'indéfendable sauvagerie de certains cultes, mais plutôt par l'inconditionnelle valeur et dignité de l'humanité qui en constitue les linéaments principaux, à eux donc d'en faire l'objet de leurs constantes cogitations et contemplations contre tout vent interne et externe d'aliénation !

## CONCLUSION

Concluons cette recherche en livrant quelques réflexions plus spécifiquement à la jeunesse africaine fer de lance du progrès de l'Afrique d'aujourd'hui et de demain.

Jeunesse africaine, réveille-toi de ton sommeil léthargique, de ta torpeur intellectuelle ! Hâte-toi le pas! Rappelle-toi ces paroles du panafricaniste Marcus Garvey que nous rapporte l'historien africaniste Ibrahima Babakake et fais-en l'objet de tes méditations quotidiennes :

<<Si l'on considère l'histoire de l'humanité, le Noir ne fut-il pas jadis une puissance ? Ne fut-il pas grand ? Historiens, rappelez-vous les jours où l'Égypte, l'Éthiopie et Tombouctou éblouissaient l'Europe. Alors que l'Europe était habitée par les cannibales, des hommes nus, sauvages et païens, l'Afrique était peuplée par une race d'hommes de couleur, maîtres dans le domaine des sciences, des arts, de la littérature, cultivés et raffinés, pareils à des dieux, même les Anciens comparaient les Éthiopiens aux Dieux !>> (*La Diaspora Noire*, Paris, 1976, p. 36-37, Extrait de *Philosophy and Opinions of Marcus Garvey, Philosophie et Opinions de Marcus Garvey*)

Rappelle-toi, Jeunesse africaine, que <<l'éducation est la seule clé du succès>> dans le monde d'aujourd'hui. C'est encore une réalité que décrit, en cette formule lapidaire, le Pasteur panafricaniste Marcus Garvey. Être intellectuel, ce n'est pas seulement être en possession d'une pléthore de diplômes académiques. C'est aussi, parce que tu es homme, et que l'homme se distingue des autres créatures par ces facultés spirituelles dont l'intellect, responsable de toute capacité réelle de connaissance et de toute connaissance concrète, que tu es appelé à activer l'intellect qui t'est un don. Apprends à lire, apprend à écrire, et plonge-toi, par moments, dans la lecture de ton histoire, quel que soit ton domaine de formation ou d'activité. Sois capable, sur ce plan, de tenir tête, à ceux-là qui se croient en possession de tous les savoirs ! Rappelle-toi encore, Jeunesse africaine, les paroles du panafricaniste Garvey qui sonnent : <<Un peuple dépourvu de la connaissance de son passé, de son histoire, de son origine et de sa culture, n'est qu'un arbre sans racines.>>

Jeunesse africaine, la connaissance de ton histoire, de l'histoire glorieuse de ton passé ancestral, elle vaut plus que les prestiges de l'apparence, du luxe vestimentaire, de la Rolls Royce que tu convoites. Le message adressé par ton frère ou père Cheikh Anta Diop aux intellectuels, aux philosophes qui aiment se placer au fait du savoir par rapport aux autres, ce message, Jeunesse africaine, fait le sien. Et ce message, dans le temps, « scandaleuse vérité » dans les cercles français d'érudits à esprit de clocher (p. 54-55 de J.-M. Ela, *op. cit.*) est le suivant :

<< « Dans l'Antiquité, il y a, en effet, un lieu où il faut se rendre pour s'initier à la science et à la philosophie. Ce lieu est l'Égypte ancienne, d'origine nègre ». C'est là un « topos », appartenant à « une tradition dont se réclament les grands courants de la littérature et de la pensée grecques ». Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon, tous historiens grecs, en étaient profondément conscients. La reprise de Cheikh Anta Diop, puisque <<personne n'avait appris aux enfants des écoles ni aux jeunes des lycées et des universités que l'Égypte nègre était le berceau de toute science et de toute sagesse>>, cette reprise est particulièrement centrée sur la négritude de l'Égypte. Et cela gêne ! Cela gêne d'autant plus qu'admettre « que les Africains aient pu enseigner la géométrie à l'Europe relève de l'inédit ». Admettre cela, c'est émettre ... une hypothèse (?), non, plutôt une réalité historiquement fondée, mais impensable par l'Européen, c'est étaler la brillante toile d'une histoire difficile à tolérer « dans le contexte hégémonique de l'expansion de l'Europe dans le monde ».

Le corps de connaissance que tes ancêtres ont légué aux Grecs qui s'appelaient, dans l'Égypte de ce temps, « (De) La Vie », (*Per-Ankh*), c'est-à-dire « De la Sagesse », ce corps de sagesse que les Grecs ont nommé « Philosophie », « Amour de la Sagesse », vous, nouvelles générations de philosophes, qui vous

refusez à faire « l'éloge de l'ethnophilosophie », sachez qu'il est différent de ce dont vous faites aussi savamment l'éloge. Laissez-vous instruire par le Maître entre ces lignes :

<<Aucune pense, et en particulier aucune philosophie ne peut se développer en dehors de son terrain historique. Nos jeunes philosophes doivent comprendre cela et se doter rapidement des moyens intellectuels nécessaires pour renouer avec le foyer de la philosophie en Afrique, au lieu de s'enliser dans le faux combat de l'ethnophilosophie. [...] la négation de l'histoire et des réalisations intellectuelles des peuples africains noirs est le meurtre culturel, mental, qui a déjà précédé le génocide ici et là dans le monde. De telle sorte qu'entre les années 1946 et 1954 – où s'est élaboré le projet de restitution de l'histoire africaine authentique, de réconciliation des civilisations africaines avec l'histoire – l'optique déformante des oeillères du colonialisme avait si profondément faussé les regards des intellectuels sur le passé africain que nous éprouvions les plus grandes difficultés, même à l'égard des Africains, à faire admettre les idées qui aujourd'hui sont en passe de devenir des lieux communs. On imagine à peine ce que pouvait être le degré d'aliénation des africains [...] le retour à l'Égypte dans tous les domaines est la condition nécessaire pour réconcilier les civilisations africaines avec l'histoire, pour pouvoir bâtir un corps de sciences humaines modernes, pour rénover la culture africaine. Loin d'être une délectation sur le passé, un regard vers l'Égypte antique est la meilleure façon de concevoir et bâtir notre futur culturel. L'Égypte jouera, dans la culture africaine repensée et rénovée, le même rôle que les antiquités gréco-latines dans la culture occidentale.>> (Civilisation ou barbarie, p. 13 et p. 10, Voir également J.-M Ela, Cheikh Anta Diop, ou l'honneur de penser, chapitre III, La raison est née chez les Noirs, pp. 47-59)

Oui, cette brève peinture du tableau d'antan éclatant mais aujourd'hui terne et sombre de l'Afrique qu'a cherché à faire reluire de son lustre origininaire le Maître, cette peinture, Jeunesse africaine, tu dois pouvoir de temps en temps t'employer à le renouveler. Pars de cette profonde conviction que <<les faits culturels africains ne retrouveront leur sens profond et leur cohérence que par référence à l'Égypte>> (Civilisation et barbarie, p. 12), que l'<<On ne pourra bâtir un corps de disciplines en sciences qu'en légitimant le retour à l'Égypte>> (Antériorité des civilisations nègres, p. 12); et, sois fort de cette vérité que <<Les études africaines ne sortiront du cercle vicieux où elles se meuvent, pour retrouver tout leur sens et toute leur fécondité qu'en s'orientant vers la vallée du Nil>> >> (Idem)

Reprends donc vite, Jeunesse africaine, la brosse du Maître et engage-toi à parachevez son oeuvre, même si cela peut sembler un « travail titanesque » à accomplir, vu que le « sarcasme des uns » peut te retenir, vu que « la stupeur des autres » peut te conduire à assouplir illégitimement ta position et à t'amollir dans ta tâche, vu, et ce sera l'obstacle le plus fréquent et le plus redoutable, que « le scandale » qu'éprouveront « tous les savants » à contempler, de face, ton chef-d'oeuvre, te poussera à te sentir moins doter en moyens intellectuels qu'eux. Face à ces derniers, Jeunesse africaine, eux qui sont devenus aveugles par l'effet corrosif d'un « statu quo » lui-même « borgne », fais luire, tel « Prométhée ravissant le feu à l'Olympe des Dieux », la vérité fondamentale de la contribution décisive des Noirs au progrès de l'humanité. Comme ton frère Cheikh ! (Lire le beau passage poétique qui nous a ici inspiré chez Joseph Ki Zerbo dans « Sud », revue africaine d'intégration, n° 1, mars 1986; Lire chapitre IV de J.-M. Ela, *op. cit.*, Conscience historique et révolution africaine, p. 61 et ss)

Jamais plus, Jeunesse africaine, ne te pose conservatrice pour perpétuer -- un terme que nous empruntons à J.-M Ela -- la « déraison du mimétisme intellectuel et politique » de tes grands frères et grandes soeurs ! Au contraire, uniment appuyée sur le dur sol et suspendu au ciel lumineux et étoilé de la vision africaine, holiste, du monde et de l'homme, ta vision, tâche, comme te l'enseigne ton frère Fanon, de redécouvrir sinon inventer, en toi, l'homme total que l'Europe a été, jusqu'à tes jours, incapable de faire triompher

(Nous remercions vivement Mr Anumu Akpetsinu Barthélémy Sosoe, étudiant en Lettres modernes à Nancy, pour la revue et la mise en forme définitive de ce texte).

## BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

1. Masson Ourcel, l'auteur de *La philosophie en Orient*, fascicule supplémentaire à *L'histoire de la philosophie* d'Emile Bréhier.
2. Platon, *Timée, Critias*.
3. *Histoire générale de l'Afrique II Afrique ancienne*, Paris, Unesco, 1980.
4. Théophile Obenga, *L'Afrique dans l'antiquité. Afrique pharaonique – Afrique noire*, Paris, Harmattan, 1973.
5. *La philosophie africaine de la période pharaonique 2780-330 avant notre ère*, Paris: Editions L'Harmattan, 1990.
6. Erik Hormung, *La grande histoire de l'égyptologie*, Editions du Rocher, 1998..
7. Christian Larré, *L'héritage spirituel de l'ancienne Egypte*, Omonville, Editions rosicruciennes, 1998.
8. Serge Toussaint, *L'Ontologie des Rose-Croix*, Collection Rose-Croix, Omonville, Diffusion rosicrucienne, 1995.
9. Serge Sauneron et Jean Yoyotte, *La naissance du monde selon l'Egypte ancienne*, dans l'ouvrage collectif *La naissance du monde*, Paris: Ed. du Seuil, 1959, Collect.: "Sources Orientales" I.>>.
10. Champollion-le-Jeune, *Grammaire égyptienne*, Paris, 1832.
11. S. Mayassis, *Le Livre des Morts de l'Egypte ancienne est un livre d'initiation. Matériaux pour servir à l'étude de la philosophie égyptienne*, Athènes, Bibliothèque d'archéologie orientale d'Athènes, 1955.
12. Marcel Dubois, *L'Examen de la Géographie de Strabon*, Paris, Imprimerie Nationale, 1891. Cet ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptitons et Belles-Lettres.
13. Roger Godel, *Platon à Héliopolis d'Egypte*, Paris, Les Belles-Lettres, 1956.
14. Maurice Croiset, *La République de Platon. Etudes et analyse*, Paris, Edit. Mellottée, 1946.
15. E. Amélineau, *Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne*, Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1908.
16. Jean-Marc Ela, *Cheikh Anta Diop ou l'honneur de penser*, Paris, L'Harmattan, 1989.
17. Leo Frobenius, *Mythologie de l'Atlantide. Le <<Poseidon>> de l'Afrique noire, son culte chez les Yorouba du Bénin*, Paris Payot, 1949.
18. Phillipe Aziz, *L'Atlantide. Civilisation disparue*, Genève, Editions Famot, 1975.
19. Jean-François Mattéi, *Platon et le miroir du mythe. De l'Age d'Or à l'Atlantide*, Puf, 1996.
20. Jean-François Pradeau, *Le Monde de la Politique. Sur le récit atlante de Platon, Timée (17-27) et Critias*, Academia Verlag, Sankt Augustin, 1997
21. Jean Dumont, *La vraie controverse de Valladolid, Premier débat des droits de l'homme*, Paris, Criterion, 1995.
22. William Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880*, Paris, Gallimard, 1980.
23. VISSIERE, Isabelle et Jean-Louis, *La traite des Noirs au siècle des Lumières* (Témoignages de négriers), Publié avec le Concours du Centre National des Lettres, Editions A. M. Métailié, 1982.
24. *L'Europe, la mer et les colonies, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>*, de Patrick Villiers et Jean-Pierre Duteil, Paris, Hachette 1997.
25. Gabriel Entiope, *Nègres, danses et résistance. La Caraïbe du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*.
26. *Louis XIV, Le Code Noir ou Recueil des règlements rendus jusqu'à présent*, Paris, Mars 1685.

### OUVRAGES DE CHEIKH ANTA DIOP

- 1) *Nations nègres et cultures*, 1955. Cet ouvrage, issue de ses recherches doctorales lui a valu bien des tourments puisqu'il s'est vu refuser cette thèse en France.
- 2) *L'unité culturelle de l'Afrique noire*, 1960.
- 3) *L'Afrique noire pré-coloniale*, 1960.
- 4) *Les fondements économiques et culturels d'un Etat fédéral d'Afrique noire*, 1960.
- 5) *Antériorité des civilisations nègres : Mythe ou vérité historique ?*, 1967.
- 6) *Civilisation ou Barbarie*, 1981.
- 7) *Nouvelles recherches sur l'égyptien ancien et les langues négro-africaines modernes*, 1988.
- 8) «Origine des anciens Egyptiens», dans Actes du Colloque de l'UNESCO en 1980, *Histoire générale de l'Afrique, II, Afrique ancienne*, Unesco, 1980.
- 9) *La pigmentation des anciens Egyptiens, tests par la mélanine*, B. I. F. A. N., 1977.



